



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49^e ANNÉE

N° 9.

1^{er} SEPTEMBRE 1905.

AVIS DE LA RÉDACTION

L'absence de quelques-uns de nos rédacteurs nous privera de plusieurs articles commencés dans les numéros précédents. Ces articles paraîtront en octobre et novembre.

Le secrétaire de la Rédaction,
J. OUISTE.

Notre CATALOGUE 1905 vient de paraître. Ceux de nos abonnés et de nos lecteurs qui ne l'auraient pas reçu voudront bien nous le demander ; il leur sera envoyé *FRANCO*. Nombre de volumes nouvellement parus et d'autres bons ouvrages épuisés figurent sur les 44 pages de ce catalogue.

DE L'IDÉE DE JUSTICE

ET DE SON DEVELOPPEMENT DANS L'HISTOIRE LA JUSTICE DIVINE

(Suite et fin).

Nous ne voulons pas arriver à la conclusion de cette étude, sans nous arrêter devant une objection assez souvent répétée et dont on ne saurait méconnaître la très réelle importance.

— Pourquoi, demande-t-on, ceux qui dirigent l'évolution humaine ont-ils permis que cette pitoyable et néfaste légende de la chute ait été exposée par un auteur mal informé, ce semble, dans cette Genèse, dans cette Bible qualifiée d'« Écriture Sacrée » qui aurait dû être le guide infaillible, en même temps que la consolation des âmes angoissées?

Pourquoi, d'autre part, ce mythe obscur que les initiés seuls peuvent comprendre a-t-il été divulgué au sein de foules ignorantes qu'il a égarées, et découragées, pendant toute une longue série de siècles?

La réponse est facile, mais elle nécessite un certain nombre d'explications préalables.

Commençons par établir que la Bible juive, pas plus que les autres Bibles, telles que les Védas des Indous et le Coran de Mahomet, n'ont jamais été destinées à servir de guides *infaillibles*. Les différentes Écritures qualifiées de « révélations » peuvent, à certains égards, mériter ce titre; mais — qu'on ne se méprenne point — d'une façon toute relative. Tout est révélation, à proprement parler, dans les manifestations des Entités célestes; mais nulle part et chez aucun peuple, n'existe ce Code surnaturel, *ne varietur*, ce Livre « d'inspiration plénière » — y compris les erreurs les plus grossières, les passages les plus scandaleusement immoraux et jusqu'à la ponctuation elle-même — qu'une orthodoxie non moins ignorante que fanatique a si longtemps essayé d'imposer aux Églises. Ces prétentions autoritaires, d'une part, ce fétichisme aveugle, de l'autre, sont aujourd'hui en pleine déroute, en présence des conquêtes que nous a values la « Science » émanant de ce fameux arbre symbolique dont il a été question précédemment et dont nous apprenons à discerner les fruits. La lumière s'accroît chaque jour et débarrasse notre ciel de ses nuées obscures. Écoutez, pour vous en convaincre et vous « édifier » dans le sens le plus profond de ce mot, les pages suivantes que nous empruntons à M. T. H. Martyn appartenant à un groupe de savants modernes que l'on pourrait appeler les Gnostiques du *xx^e* siècle :

« Il y a en quelque sorte trois Bibles :

- 1° La Bible telle qu'elle se voit communément ;
- 2° La Bible telle que la voient ses critiques ;
- 3° La Bible telle qu'elle est en réalité.

L'orthodoxie déclare que la Bible est l'unique révélation de la Divinité à l'homme. C'est la lettre qu'elle aurait écrite à la race humaine et dans laquelle elle se révélerait à elle, en racontant l'histoire du monde et en lui donnant son code de morale. Or, voici en quelques mots quel fut le passé du monde, d'après les prétendues révélations de la Bible.

En l'année 4004, avant Jésus-Christ, Dieu créa l'univers et fit l'homme à son image. Le premier couple créé fut Adam et Ève. Quinze cents ans plus tard, le monde étant déjà peuplé, l'Éternel vit que la méchanceté des hommes était grande sur la terre et que toute l'imagination des pensées de leur cœur était continuellement mauvaise. Ce fait étant bien et dûment constaté, l'Éternel manifestement déçu dans ses projets, se repentit d'avoir peuplé la terre d'une telle race mauvaise et corrompue et son cœur en fut affligé — l'on pourrait même dire fortement courroucé, s'il faut en juger par la déclaration catégorique qu'il ne tarda pas à formuler dans les termes suivants : J'exterminerai de dessus la terre l'homme que j'ai créé, l'homme et le bétail, le reptile et l'oiseau des cieux, car je me repens de les avoir créés ainsi, — ne nous a-t-on pas dit cependant qu'il avait fait l'homme à son image?...

Toujours est-il que la mesure radicale reçut sa pleine et entière réalisation, ainsi que chacun sait, si bien qu'en l'an de « disgrâce » 2350, survint un déluge *universel* qui anéantit toute vie. Seuls, Noé et ses fils, avec leurs femmes respectives, plus un couple de chaque espèce animale, — y compris les plus vilaines bêtes... que l'Éternel Dieu eût été vraiment bien inspiré de ne pas mettre dans l'arche, — seules, disons-nous, furent préservées des eaux du déluge, ces diverses catégories d'êtres, de telle sorte que la terre put se repeupler — se repeupler soit, mais dans quelles conditions déplorables!... ce dont le Créateur, du reste, ne semble nullement s'être préoccupé. S'était-il donc désormais résigné à accepter les hommes tels qu'ils étaient et pour aussi peu qu'ils valussent?...

Quatre cents ans plus tard, Dieu choisit Abraham d'Ur, en Chaldée, pour qu'il devint le père d'une race appelée à devenir le peuple élu du Très-Haut. Bientôt après, nous voyons les petits-fils d'Abraham descendre en Égypte, où ils croissent et se multiplient avec une si prodigieuse rapidité, qu'en l'an 1491, avant Jésus-Christ, les Égyptiens peuvent réduire en esclavage 2 millions 500.000 Israélites.

Puis viennent l'Exode et les quarante années passées dans le désert, sous la direction de Moïse qui, du sommet du Sinaï, rapporte les dix commandements. Après quoi, les Israélites envahissent le pays des Cananéens et s'y

établissent. Pendant les huit cents années qui suivent, ils y sont gouvernés par les juges, tout d'abord, puis par des rois dont l'histoire n'est guère constituée que par le récit des guerres, des nombreuses guerres auxquelles ils prirent part. C'est au cours de cette période que dix tribus, sur les douze, se séparent du groupe et que les deux tribus de Juda et de Benjamin forment, à elles seules, la nation juive, avec Jérusalem pour capitale.

Vers l'an 700 avant Jésus-Christ, Jérusalem fut rasée par une armée chaldéenne qui emmena les vaincus à Babylone. Cette captivité est d'une importance capitale dans l'histoire biblique. Environ 70 ans plus tard, il fut permis, à ceux des captifs qui le désiraient, de retourner dans leur patrie. Or, c'est par le récit de ce retour, en même temps que par celui de la reconstruction de Jérusalem sur les ruines de l'ancienne cité, que se termine l'Ancien Testament, si bien que s'ouvre et se prolonge un « hiatus » de 600 années, entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

Dans cette seconde partie de la Bible, nous trouvons la naissance miraculeuse du Messie plus ou moins vaguement annoncée, par les prophètes de l'Ancienne Alliance, puis le récit de son œuvre, en même temps que ses enseignements et ceux de ses disciples, suivis de leurs lettres ou épîtres aux fidèles de l'Église naissante, sans parler de l'Apocalypse ou livre des Révélation.

Eh bien, l'orthodoxie considère l'ensemble de ces deux Testaments, en dépit des siècles qui les séparent et des caractères spéciaux qui les différencient, comme formant un tout complet, sans discordances ni lacunes. S'il s'y découvre quelques contradictions, il les faut attribuer, nous dit-on, au manque d'intelligence des lecteurs et la piété orthodoxe a consisté pendant des siècles à mettre ces apparentes contradictions en harmonie avec les textes.

L'ensemble de ces deux Testaments, considéré comme l'unique Révélation de Dieu adressée à l'humanité est universellement connu dans la chrétienté sous le nom de la « Sainte Bible » soi-disant destinée à tous les peuples de la terre, devant annuler toutes les autres Religions et remplacer toutes leurs Écritures. Elle est, en un mot, le code définitif, la loi complète et sans rivale que Dieu aurait envoyée à la terre, en réservant au peuple choisi par lui le soin de la transmettre à tous les habitants de notre monde.

Telles sont les prétentions formelles et indiscutables de l'orthodoxie qui, sous forme d'ultimatum, s'imposent ou tout au moins voudraient s'imposer à l'humanité religieuse.

Est-il nécessaire d'ajouter que ces prétentions sont non seulement exagérées, mais parfaitement injustifiables, étant donné les conclusions auxquelles sont arrivés les exégètes les plus sérieux de toutes les contrées du monde. Parmi les critiques les plus autorisés de cette Bible si mal com-

prise et si mal interprétée, se trouvent des ecclésiastiques de haut rang qui, en même temps que de nombreux philologues, ont formulé des conclusions concordantes que nous allons résumer rapidement, en mettant à profit les documents fournis par le savant auteur précédemment cité.

La Bible ne peut plus être considérée comme un livre unique ; c'est une « bibliothèque ». Ses soixante-six livres, trente-neuf, pour l'Ancien Testament et vingt-sept pour le Nouveau, sont composés d'écrits de production absolument humaine, choisis soit par des conciles quelconques, soit par des assemblées de rabbins ou d'évêques de la primitive Église, au milieu d'une vaste collection d'œuvres plus ou moins analogues.

Les livres de l'Ancien Testament furent réunis par des scribes et des docteurs juifs et leur choix ne fut définitivement fixé qu'en l'année 70 de notre ère, dans le concile juif tenu à Jamnia, où furent seuls proclamés canoniques (1) nos trente-neuf livres actuels. Cette décision ne fut cependant rien moins qu'unanime, la réunion des membres délibérants ayant été tumultueuse, voire même « sanglante ». Cette discussion de haute lutte eut d'ailleurs pour heureux résultat de résoudre toutes les difficultés au milieu desquelles s'étaient débattus — nous pourrions même dire « battus » — les membres du concile dont les belligérants finirent par considérer comme irrévocable une décision d'autant plus sérieuse et respectable, qu'elle avait été *scellée par le sang* !

Les choses se passèrent d'une façon, sinon plus originale, du moins plus grotesque encore, lorsqu'on s'occupa de la fixation du canon du Nouveau Testament. En l'année 325 de notre ère, un concile chrétien se réunit à Nicée. Trois cent dix-huit évêques y prirent part. Le malheur est qu'à l'exception de l'empereur Constantin qui le présida et du savant Eusèbe, évêque de Césarée, tous les autres, au dire de Sabinus, évêque d'Héraclée, ne formaient qu'un troupeau d'êtres simples, non moins illettrés qu'inintelligents et si parfaitement dénués de tout sens critique, qu'en désespoir de cause, ahuris et désemparés — c'est l'écrivain Pappus qui nous l'affirme — ce fut par un moyen attenant à la magie qu'ils fixèrent le choix des évangiles. Qu'on en juge par les détails suivants et qu'on en soit édifié. La chose est vraiment faite pour cela.

Donc, les divers écrits entre lesquels devait s'arrêter le choix « raisonné » de ceux qui devaient former le sacro-saint canon, furent placés dans une église, sur la table de communion, après quoi, une prière ayant été adressée au Seigneur, afin qu'il fit rester sur la table les seuls livres inspirés, ce fut au hasard et pêle-mêle qu'on les déplaça, qu'on les empila sous le des-

(1) L'adjectif *canonique* dérive du substantif *canon* qui, lui-même, a pour origine le mot grec *Kanôn* qui signifie règle. Les livres canoniques sont donc ceux qui ont été réglementairement choisis.

sous de la table, autant qu'il put en contenir... Si bien que quatre manuscrits restèrent seuls sur la table, lesquels quatre, ô merveille ! étaient nos évangiles. Le miracle était évident, le Seigneur avait parlé et c'est en vertu de ce procédé non moins intelligent que sensationnel, que les dits évangiles furent choisis ... entre combien d'autres compilations analogues, tout au moins, sinon peut-être de valeur supérieure. — Au surplus, s'écria l'un des membres du concile, manifestement ravi par le résultat obtenu, ne devait-il pas en être ainsi ; ne fallait-il pas que nous eussions quatre évangiles, puisqu'il y a quatre points cardinaux !... Paroles judicieuses qu'applaudirent, à l'unanimité, tous les membres de la sainte assemblée.

Passons. En dehors de ces critiques pour ainsi dire extérieures que justifie, certes, la façon quelque peu extravagante dont fut composé notre canon officiel, il en est d'autres qu'on peut appeler « intérieures » par la raison qu'elles concernent la nature des textes eux-mêmes. Citons-en quelques exemples, en commençant par un fait bizarre que nous offre le contexte de la Genèse. Dans ce livre, s'amalgament, dès les premiers chapitres, deux documents de caractères tout différents, si bien que sont contradictoires les deux récits qui s'y trouvent, concernant l'histoire de la création. Le premier de ces récits est contenu dans le premier chapitre et dans les trois premiers versets du second. Au quatrième verset du chapitre II, commence l'autre récit, de telle sorte que les exégètes ont été amenés à attribuer ces deux passages à deux sources manifestement distinctes.

Cette découverte singulière ayant déterminé une étude approfondie des cinq premiers livres de l'Ancien Testament, l'on en fit d'autres bien plus compromettantes encore, en ce sens que la prétendue antiquité de ces livres a été indiscutablement mise en doute par ce fait qu'y figurent maintes allusions à la captivité des Juifs de beaucoup postérieure à l'époque où furent composés, dit-on, les premiers livres de la Genèse — grave, très grave anachronisme qui prouve que le Pentateuque fut totalement écrit, ou tout au moins que ses livres furent réunis en un tout censé homogène, plus ou moins longtemps après le retour de Babylone.

Et ce n'est pas seulement au Pentateuque qu'est applicable cette constatation. Ces mêmes allusions à une époque postérieure se retrouvent dans les Chroniques, dans les Psaumes attribués à David, dans le livre des Rois, dans celui de Daniel et dans d'autres encore dont l'antiquité est mise à néant par cette extraordinaire et perpétuelle transposition des faits.

Qu'en conclure, sinon que l'Ancien Testament, bien moins ancien qu'on ne se le figure, fut écrit par divers auteurs inconnus, puis édité ou réédité, après la fin du fameux exil dont la date parfaitement connue sert tout à la fois de pivot et de contrôle pour toute la chronologie de l'histoire judaïque. Qu'est-ce encore à dire, sinon que toutes les Écritures auxquelles fut donné

la fallacieuse rubrique « d'Antique histoire des Juifs » ne sont en réalité que la compilation ou que la traduction très libre d'anciennes traditions orales, de mythes, de légendes remontant à des époques plus ou moins barbares dont la complète ignorance se révèle en tant de pages de cette Bible si audacieusement qualifiée de « Révélation divine ».

Certains critiques, d'autre part, ont très judicieusement fait remarquer que si les Israélites avaient réellement passé de longues années en Égypte, ils auraient, jusqu'à un certain point, subi l'influence de la philosophie et de la religion de cette grande et belle civilisation qui attachait une si grande importance à l'état où se trouve l'âme après la mort. Or, il n'en est fait aucune mention, ni dans le Pentateuque, ni dans le livre de Job, où n'est même pas effleuré le grand problème du bien et du mal avec les sanctions qui leur sont réservées. Quel est, d'autre part, le lecteur sérieux qui n'ait pas été stupéfait de l'extravagante façon dont les vieilles traditions plus ou moins légendaires ont été transformées en une histoire prétendue véridique? Ici, voici Josué qui arrête le soleil, là-bas, les murs de Jéricho qui s'écroulent au son d'une trompette, plus loin, Gédéon qui, avec ses *trois cents* soldats, défait une armée de 135 mille hommes, dont 120 mille sont massacrés jusqu'au dernier! Voit-on bien, d'autre part encore, 2.500.000 Israélites n'ayant pour toute pâture au désert et pendant « quarante ans » que la manne découlant des rares feuilles d'une plante épineuse que recouvrait une sorte de gelée blanche? Ne sait-on pas que ce désert de Sinaï est l'une des solitudes les plus stériles de notre terre, n'ayant ni eau, ni terre végétale, ni pâturages pour les troupeaux?

Et si de ces invraisemblances, provenant d'une situation purement matérielle, l'on passe au caractère immoral de ces Écritures prétendues saintes, n'est-on pas révolté de voir dans quelle sphère s'agitaient ces êtres barbares que n'éclairait aucune lueur, que ne hantait jamais la moindre idée de tolérance, de justice ou de pitié?

« Tu ne tueras point, tonne la voix du Sinaï et c'est cette même voix du Jéhovah farouche qui ordonne d'impitoyables massacres. C'est au nom du dieu des armées que le « doux » Samuel ordonne à Saül d'aller « exterminer les Amalécites, de les anéantir jusqu'au dernier, hommes et femmes, enfants et nouveau-nés, sans compter les bœufs et les moutons, les ânes et les chameaux. Samuel, lui-même, ne met-il pas Agag en pièces, pour le punir de n'avoir pas ponctuellement exécuté ces ordres sanguinaires? N'est-ce point encore Moïse, le législateur intègre, que met en fureur la conduite du général qui luttant contre les Madianites, d'après l'ordre de l'Éternel, s'était borné à massacrer les hommes, se contentant d'emmener en esclavage les femmes et leurs enfants? Enfin voici David, lui-même, « l'homme selon le cœur de Dieu » qui torture jusqu'à leur mort les prisonniers faits à la

chute de Rabbah et abandonne les sept fils de Saül « afin qu'ils soient sacrifiés au Seigneur ».

La seule conclusion à tirer, après l'énumération de ces faits abominables, toujours autorisés ou même ordonnés par l'Éternel, lui-même, c'est que les annales authentiques de l'histoire juive ne commencent qu'à la monarchie et que tout ce qui précède David et Salomon, peut-être même Saül et Samuel ne se compose que de mythes barbares ou de légendes invraisemblables qui, en dépit du maladroit mélange par lequel on a essayé de les incorporer dans une prétendue histoire, sans parler des nombreuses interpolations qui y furent successivement ajoutées, que ces annales, disons-nous, ne peuvent nous fournir aucune information sérieuse, ni même aucune date précise, puisqu'il est aujourd'hui prouvé que tout ce que nous raconte l'Ancien Testament (de date relativement moderne) nous fait reculer d'au moins deux mille ans en arrière de l'époque authentique que caractérisent les monuments de l'Égypte et de la Chaldée.

En résumé, il paraît évident que ce qu'il y a de meilleur dans la Bible y a été introduit après le retour des exilés.

Mais tous ces exilés, on le sait, ne profitèrent pas de l'autorisation accordée par Cyrus. Si quelques-uns d'entre eux retournèrent dans leur patrie il y en eut d'autres et en plus grand nombre qui demeurèrent à Babylone et bien leur en prit, car il est indéniable que les matériaux dont se compose la Bible proviennent en grande partie des traditions, de la philosophie religieuse et des doctrines ésotériques de la Chaldée, aux Écoles de laquelle vinrent s'instruire les Pythagore, les Apollonius et combien d'autres encore qui se firent initier à leurs Mystères.

Oui, grande, savante et morale fut cette Babylone dont certains historiens mal informés ont, comme à plaisir, exagéré les vices et défiguré les mœurs. Les Babyloniens avaient d'immenses bibliothèques qui demeurèrent intactes pendant plusieurs milliers d'années. Nous possédons un grand nombre de leurs liturgies et de leurs hymnes sacrées à l'inspiration desquelles ressemble à s'y méprendre celle des psaumes prétendus hébreux. Ne nous dit-on pas qu'au British Museum se trouve un antique cylindre babylonien, où l'on voit un arbre chargé de fruits devant lesquels se tient un couple humain qui, les mains tendues, cherche à les saisir... tandis qu'un serpent se cachant derrière la femme semble lui susurer à l'oreille, nous ne savons quels conseils... peut-être bien moins suspects que ceux que lui attribuent les orthodoxes lecteurs et commentateurs de la Genèse pseudo-juive.

Quoi qu'il en soit, le voilà retrouvé notre mythique pommier du Paradis terrestre dont les pépins, pour sûr, lui sont venus tout droit de Babylone,

mais dont le produit ne nous a été présenté qu'après la plus malencontreuse hybridation.

Combien n'est-il pas remarquable, en effet, que les Babyloniens plus sages, plus instruits et surtout plus spiritualistes que notre compilateur hébraïque, n'ont accolé à ce mythe ni machination diabolique, ni cette Ève perfide, ni cet Adam, simple gourmand qui, en mangeant du fruit défendu, aurait commis un tel forfait que les suites en ont rejailli sur sa descendance tout entière ! Non, ils y ont vu tout autre chose, les spiritualistes de Babylone, ils y ont vu l'homme charnel qui, attiré par la matière, succombe à ses tentations, s'y complait plus ou moins longtemps, mais qui, repris par sa conscience, parvient à s'en détacher, pour remonter vers l'esprit dont il finit par comprendre qu'il est primitivement issu.

Et ce qui le prouve, c'est que les historiens et les savants nous déclarent que les dogmes philosophiques et religieux des Babyloniens dont l'origine se perd dans la nuit des temps et tirent leurs enseignements de la même source où ont puisé les Védas de l'Inde antique, font de continuelles allusions à l'évolution des âmes et magnifient la grandeur et la majesté du Dieu suprême qui ne ressemble en rien au vindicatif et sanguinaire Jéhovah de Moïse.

D'autre part, il est vraisemblable que les plus intelligents prophètes juifs ayant été en contact avec les prêtres babyloniens, s'assimilèrent quelques-unes de leurs conceptions spiritualistes sur l'universalité de la Nature *une* et l'omniprésence de l'Être divin. Ce qui paraît justifier cette hypothèse, c'est que l'ancienne et grossière notion du dieu barbare de la tribu juive fit place aux conceptions plus élevées que manifestent les derniers prophètes d'Israël, chez qui se révèle un besoin pressant de justice, de pureté et de spiritualité.

« Je hais, je méprise vos fêtes, dit le nouveau Dieu dont le prophète Amos semble avoir pressenti la *nature*. Je n'ai nul besoin de vos holocaustes et ne veux point de vos offrandes ; mais que la justice coule comme un fleuve intarissable. »

« Est-ce à vos jeûnes que je prends plaisir, dit de son côté le grand Esaïe, non, mais voici plutôt le jeûne qui m'agré : qu'on dénoue les liens de la méchanceté, qu'on renvoie libres les opprimés et que toute servitude soit brisée et aussi que tu partages ton pain avec les affamés, que tu recueilles dans ta maison les malheureux errants et que tu revêtes ceux qui sont nus. »

Que n'aurions-nous pas à ajouter aux pages qui précèdent, si nous voulions énumérer les contradictions, les invraisemblances, les allégories incomprises, les symboles défigurés et les anachronismes étranges que signalent les critiques, tout aussi bien dans les évangiles dont nous avons caractérisé plus haut le choix absolument grotesque, que dans les livres de

l'Ancien Testament. Qu'il nous suffise de citer les quelques lignes suivantes :

Les évangiles, dit M. C. W. Leadbeater, ont subi les mêmes influences matérialisatrices que tant d'autres passages des Écritures. Les belles paraboles originales ont été corrompues à diverses reprises par l'addition de légendes populaires et par l'insertion d'une partie des *logia* ou écrits fragmentaires qui circulaient parmi les fidèles de la primitive église, dans des conditions telles, que ce que l'on appelle aujourd'hui « Saints Évangiles », n'est plus qu'une compilation confuse défiant toute tentative d'y trouver une histoire, aussi bien que d'en distinguer les divers éléments qui y ont été incorporés. Les écrits évangéliques que nous possédons sont un agrégat si extraordinaire, un enchevêtrement si parfaitement inextricable du mythe solaire, de l'allégorie initiationnelle du Christ, commune à presque toutes les religions et de l'histoire d'une partie de la vie terrestre de Jésus, que ce serait une tâche d'une difficulté peu ordinaire d'en ramener exactement toutes les parties à leurs sources respectives.

C'est ainsi, répétons-le, que tout ce que la Bible contient de pur, de vrai, de noble et d'élevé s'associe malheureusement, au risque de s'y noyer parfois, aux grossièretés d'un peuple à demi sauvage ou plutôt à la période rude et barbare de l'histoire de ce peuple. Mais qui nous dit, en somme, que ce n'est pas en raison même de ses imperfections parfois si choquantes, que cette Bible juive a été choisie, pour servir de véhicule à la pensée orientale et la faire parvenir, tant bien que mal, aux peuples occidentaux qui eux aussi, émergent d'un incontestable état de barbarie ?

Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas les mythes qu'il faut incriminer, ni même ceux qui, plus ou moins habilement, s'en sont servis pour exprimer des pensées qu'ils n'auraient pas été capables de formuler autrement. Les coupables sont les ignorants présomptueux et tout spécialement les prêtres intéressés qui, pour exploiter la superstition des peuples, ont créé des dogmes aussi scandaleusement lucratifs. Quant à ces peuples si brutalement mis à contribution, ils avaient sans doute besoin des luttes et des souffrances que leur ont amenées leur servilité, leurs conceptions grossières et leur basse matérialité.

N'oublions pas, dans l'étude de ces phénomènes psychiques, la grande, l'immense part qu'il faut faire à la liberté de l'homme. Pour aussi bas qu'il soit sur l'échelle de l'évolution, il est libre d'accepter les erreurs, comme il est libre de les repousser. Nous venons de voir que les Orientaux, mis en face des mêmes dogmes, ont su en retirer les bénéfices que leur assurait leur doctrine spiritualiste; si nous, Occidentaux, n'avons ni su, ni voulu en tirer les mêmes avantages, nul ne pouvait nous y contraindre et les Instruteurs qui dirigent notre race n'avaient pas à intervenir dans une

question où, seule, était engagée notre responsabilité, en même temps que s'y révélaient notre ignorance et notre superstition naïve créées et systématiquement maintenues par les malversations de l'Église.

Les choses se sont heureusement modifiées dès l'époque où le libre examen a pu reprendre ses droits. Maintenant que nous savons ce qu'est cette Bible dont nous avons accepté les erreurs et les insuffisances, avec une coupable passivité, maintenant que nous savons quelles idoles, quels fétiches nous avons adorés, c'est à nous de les briser sans retour et de n'accepter que les bons fruits, mêlés à tant d'autres, que nous offre l'arbre de la Science, mais que désormais nous savons discerner. C'est en vertu de cette connaissance nouvellement acquise, que nous pourrions apprécier le « divin » qui çà et là se trouve éparé dans cette Bible complexe, car il y a du divin partout, en ce monde, aussi bien dans les œuvres humaines que dans les manifestations de la Nature. L'Univers est rempli de vibrations incessantes dont tous les êtres sont les inconscients véhicules. La fleur, l'insecte, l'animal, tout comme les humanités plus ou moins évoluées, palpitent sous les rayons de tous les soleils, en qui sont incorporés les effluves de la Divinité diffuse... Comment douter, dès lors, que le grand courant spirituel qui passe sur les mondes, ne pénètre çà et là dans les Écritures anciennes, dans ces Bibles qui, dans les diverses régions de la terre, nous offrent, mêlées à nombre d'erreurs, cela va sans dire, des pensées assez hautes pour élever les aspirations des humanités qui cherchent, travaillent et souffrent, poussées par le même incoercible besoin qu'elles éprouvent, en dépit d'elles-mêmes, de travailler à leur évolution.

Après cette digression — longue à la vérité, mais qui nous a paru nécessaire — revenons aux péripéties diverses par lesquelles passe l'âme, au cours de son ascension séculaire, pour les résumer à la hâte et en tirer la conclusion qui ne pourra consister en rien d'autre qu'un parallèle suggestif, entre l'injustice ou l'insuffisante justice que nous offre le monde des contingences temporaires et la Justice seule vraie de cet autre monde, où règne l'esprit immortel. Un dernier mot donc sur l'œuvre par excellence, c'est-à-dire le glorieux combat où triomphe l'homme divinisé. Nous savons avec quel courage nous devons entreprendre la lutte, avec quelle espérance nous pouvons la poursuivre. En dépit du mal qui nous obsède, de la matière qui nous entoure de ses tentations incessantes et enfin des responsabilités dont nous charge notre Karma, nous pouvons nous déclarer libres et nous débarrasser de nos chaînes. Ce qui importe, c'est de n'oublier jamais que l'homme crée au même titre et dans les mêmes conditions ses facultés actives et ses limitations passives et que travaillant en tout temps, au moyen de forces qui lui sont propres, il demeure toujours la même âme vivante, douée du dou-

ble pouvoir d'accroître ces facultés ou de les amoindrir, d'aggraver ces limitations ou de nous en libérer.

Chaque homme, dit M. J.-C. Chatterji, est à lui-même son propre Karma, son mode spécial d'activité. Tout ce qu'est ou sera un homme, tout ce que possède ou possédera cet homme, tout cela dépend de son activité et ne peut être que le résultat de ce qu'il a fait, de ce qu'il fait ou de ce qu'il fera en pensées, en paroles et en actions. Si je souffre, aujourd'hui, peut et doit dire cet homme, s'il possède le sens de la vie, c'est que dans le passé, j'ai violé la Loi. Avec calme et courage, je vais faire face à toutes les injustices « apparentes » dont je souffre, le front haut, patient vis-à-vis du présent, fruit du passé fatal, plein d'espoir et de confiance, vis-à-vis du libre avenir qui se prépare.

Ce qu'il y a de réconfortant pour nous, c'est de savoir qu'à chaque instant, la volonté de l'homme peut introduire de nouveaux facteurs dans l'équation de sa vie, facteurs qui sans cesse modifient la résultante du Karma préexistant.

Que résulte-t-il de tout cela? C'est que le mal vaincu recule, s'éteint et s'efface graduellement. Pourquoi donc chercherions-nous, dans notre ignorance ou notre folie, à le ressusciter quand il n'est plus? Est-ce donc parce que nous oublions que nous sommes de race divine et que des germes d'immortelle vie concentrent en nous les pouvoirs latents du Père qui nous a créés à son image, que nous nous attarderions en regrets superflus ou en remords inutiles, alors que tout nous attire là-haut, irrésistiblement, vers l'avenir de lumière, de puissance, de connaissance dont l'héritage nous a été préparé, dès l'heure où nous avons jailli du Foyer créateur?

Certes, la route est longue! Si formidable est la pente que quelques-uns ont gravie et que tant d'autres gravissent à leur tour, qu'en cherchant, par un effort d'imagination, à l'embrasser d'un regard, notre pensée retombe sans force, défaillante, devant la perspective de ce voyage interminable. Mais nous oublions que les forces dont nous avons été doués sont en quelque sorte inépuisables et proportionnelles à la tâche qui nous est imposée. Entière est notre liberté, presque illimité est le pouvoir de notre volonté. « L'homme deviendra ce qu'il veut être », nous répètent les Sages et ce qui le prouve bien, c'est que depuis l'âme embryonnaire du primitif le plus inculte, jusqu'à l'âme évoluée de l'homme divin, s'achemine et monte incessamment l'immense procession des pèlerins célestes, bien qu'il nous paraisse à peine croyable que le premier de ces hommes qu'un abîme sépare du second, puisse contenir, en germe, ce que ce dernier a si pleinement manifesté.

Et il y a bien autre chose encore que le parcours effectué par l'homme en ce bas monde. Si l'on songe qu'au-dessous des sauvages, s'étendent les

longues théories des races infra-humaines : animaux, végétaux, minéraux, essences élémentales... et qu'au-dessus de l'homme parfait, s'élèvent, en gradation ascensionnelle, les phalanges glorieuses des grands Êtres qu'on ne saurait ni nommer ni dénombrer — alors, l'évolution purement humaine, malgré ses degrés si divers, peut n'être plus considérée que comme l'un des simples échelons d'une échelle incommensurable, si bien que le stage terrestre n'est plus qu'un degré unique dans l'évolution des vies qui s'étendent, hiérarchie grandiose, depuis l'essence élémentale, jusqu'à la gloire du Dieu manifesté.

Quand nous serons parvenus au bout du « Sentier », que nous aurons achevé notre course, c'est alors que nous aurons atteint les limites de l'humanité. La « crucifixion » dans la chair sera terminée, l'heure de la délivrance aura sonné et le cri triomphal : « tout est consommé » s'échappera des lèvres du vainqueur — vainqueur qui sera chacun de nous.

Mais, dira-t-on peut-être, alors qu'ayant franchi le seuil, le libéré de la chair aura pénétré dans les éblouissements de la Lumière, la terre aura-t-elle perdu pour toujours son enfant glorifié ? Non, car le voilà qui réapparaît, le fils de Dieu, désormais dieu lui-même.

Ne voulant pas rester oisif dans les délices du Nirvâna, tandis que l'Univers tout entier souffre et palpite dans le processus de la vie ascensionnelle, il a tourné vers la terre ses regards où rayonne une compassion infinie pour les enfants des hommes, ses frères selon la chair. Possesseur des puissances illimitées, il revient ici-bas pour consoler et guider l'humanité, lui, le Maître de la Sagesse, le Délégué du Très-Haut, le royal Instructeur, car il veut s'acquitter envers ses frères inférieurs de la dette autrefois contractée, alors que lui-même n'étant encore que disciple fut aidé, fortifié et guidé.

Tels sont les degrés successifs de l'ascension humaine. Depuis le plus obscur des primitifs, jusqu'à l'Homme sur le front duquel brille le diadème de la suprême royauté, se déroule, anneau par anneau, la longue chaîne d'or qui, de cime en cime, s'élève jusqu'au dernier sommet.

Et maintenant, du haut de ce Ciel dont nous venons de voir, ce semble, les portes s'entr'ouvrir, redescendons sur la terre. Nous cherchions la Justice de Dieu, nous l'avons enfin trouvée.

Ce n'est point celle du dieu des Églises, ce dieu de colère et de vengeance qui, admettant l'enfer éternel, accepte par ce fait tous les dogmes iniques, depuis celui de l'expiation par le sang du Juste, jusqu'à celui d'un paradis arbitrairement obtenu.

Non, c'est la Justice du Père céleste qu'invoquait le doux et pur Rabbi, sur les montagnes de la Galilée, le Dieu Esprit et Vérité qui, respectant l'intégrale liberté de l'homme, le laisse essayer, lutter, dans son œuvre

d'évolution, tout en le guidant paternellement sur la voie royale où le pèlerin terrestre marche à la conquête de sa divinité. — Perspective inimaginable dont l'éblouissement nous enivre, nous transporte, si bien que dans une vision de rêve... de rêve ou d'extase, je ne sais, nous pourrions voir éclater, sur l'azur de l'Empyrée, en lettres flamboyantes, deux mots gigantesques servant, pour ainsi dire, de frontispice à l'Univers : à gauche, étincelle le mot JUSTICE — à droite, rayonne le mot AMOUR, tandis que de l'un à l'autre, s'arrondit, en signe d'alliance éternelle, l'arche d'un incommensurable arc-en-ciel.

ED. GRIMARD.

HOMMAGE A ALLAN KARDEC

On lit dans le *Harbinger of Light* du 1^{er} juin :

Les Spiritistes de Bahia, au Brésil, viennent de célébrer le centenaire de la naissance de Denis-Hippolyte-Léon Rivail, plus connu sous le nom d'Allan Kardec. Ils ont publié une brochure de soixante-trois pages, qui constitue une excellente biographie de l'auteur de cette suite d'ouvrages remarquables ayant pour titres : *Le Livre des Esprits*, *Le Livre des Médiums*, *L'Évangile selon le Spiritisme*, *Ciel et Enfer* et *La Genèse*, ouvrages qui sont encore aujourd'hui au nombre des meilleurs, parmi les nombreuses publications sur le Spiritisme. Ces ouvrages ont plus fait pour populariser la doctrine spirite dans les pays latins que tout autre écrit publié en français.

En 1869, Allan Kardec émigra vers le monde des Esprits, et, depuis lors, il demeure le champion infatigable de cette cause à laquelle il a consacré les plus belles années de sa vie.

Dans la communication qu'il fit à l'auteur de cet article, le 29 août 1902, il lui confirma son opinion : « que le Spiritisme a rencontré en France ses doctrinaires les plus éclairés; cela tient à ce qu'en France, les Esprits qui ont adopté le Spiritisme étaient assez avancés pour en comprendre les vérités et se les approprier. »

Pour ce qui est de l'Amérique du Nord et de l'Australie, il déclare qu'en dépit des promesses de l'avenir, ce n'est pas dans ces pays, pas plus qu'en Angleterre, qu'il faut chercher les plus grands penseurs de cette doctrine du Spiritisme, « le plus important problème qui puisse intéresser l'esprit humain », mais en France, en Italie, en Espagne et dans toute l'Amérique Espagnole.

Du même coup il réfute cette opinion erronée qui veut que les Esprits supérieurs ne puissent plus communiquer avec notre monde. Tout au contraire, cette supériorité, qui est leur privilège, facilite d'autant plus leur

intervention. En effet, l'unique obstacle à leur apparition, est la densité et l'obscurité de l'atmosphère spirituel de notre globe et le nombre, relativement fort restreint, au milieu de la foule des mortels incarnés, des personnalités avec lesquelles ils peuvent entrer en communication intime.

Pour la traduction,
M. GILLET.

Discours prononcé par M. Léon Denis

A l'ouverture du Congrès spirite de Liège, le 11 juin 1904

Sur les progrès et la situation actuelle du Spiritisme

(Suite) (1).

La télépathie démontre la communication possible entre deux êtres sans le secours du cerveau, comme la suggestion démontre l'influence possible d'un esprit sur un autre esprit, sans le secours des organes matériels. Ces influences et ces fonctions sont établies par des milliers d'expériences. Et dès lors, par cela même, la théorie matérialiste est en défaut et la moitié du chemin est faite par la science pour admettre la communication comme possible entre les hommes et les esprits. Et cette deuxième moitié du chemin elle la fera par l'étude de la médiumnité.

Eh bien, cette rénovation puissante de la psychologie, qui apprendra à l'être humain à se mieux connaître, à qui la science la devra-t-elle ? aux spirites, aux magnétiseurs qui, les premiers, ont attiré l'attention publique et l'attention des savants sur les faits de suggestion, de télépathie, de transmission de pensées et qui ont forcé, en quelque sorte, l'évolution scientifique à s'orienter dans cette voie qui la conduira forcément au spiritisme ! (Applaudissements.)

Autre chose ! Sans sortir du domaine expérimental, de la psychologie expérimentale, nous commençons à constituer un faisceau de preuves scientifiques, les preuves des existences antérieures, du principe des réincarnations.

J'ai appelé l'attention du colonel de Rochas sur les expériences dont nos frères espagnols nous ont entretenus au Congrès de 1900, à Paris. Le colonel a poursuivi ses recherches dans le même sens. Et bientôt, vous aurez connaissance, par voie de publicité, de ses expériences d'Aix, qui ont convaincu des matérialistes comme le docteur Bertrand, ancien maire d'Aix. Dans ces expériences, l'être psychique, extériorisé, non seulement se rappelle ses existences antérieures, mais il les revit, il en revit les scènes capitales, avec un réalisme, une vivacité d'impressions et de sensations qui ne

(1) Voir la Revue d'août.

peuvent pas être simulées ni factices, car cela nécessiterait des connaissances pathologiques approfondies, que le sujet — une jeune fille de 18 ans — ne peut pas posséder, de l'avis de tous les expérimentateurs.

Ces expériences sont déjà nombreuses, il y en a beaucoup d'autres. Et c'est en les multipliant qu'avec le temps nous arrivons à prouver, à démontrer cet enchaînement formidable des causes et des effets qui régit tous nos actes, qui régit le monde moral, comme le monde physique qui se retrouve en chacun de nous et qui est la trame, la loi même de nos destinées. Et avec elle, la Loi de Justice apparaît, éclatante, et nul ne peut plus la contester.

Ces expériences ont encore une autre conséquence, non moins importante. Elles nous apprennent que la personnalité humaine est beaucoup plus vaste, plus étendue, plus profonde que nous le croyons. Que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes; qu'il y a en nous non seulement une vie plus profonde, une conscience profonde, mais aussi des facultés latentes, ignorées, dont notre organisme, notre corps matériel ne permet pas la manifestation pleine et entière, mais qui se réveillent dans certains cas (télépathie, prémonition, vue à distance). Et puis aussi des couches profondes de la mémoire où dort le passé. Et dans ces expériences, ce passé reparait, il sort de l'ombre. Il nous regarde d'un œil grave et triste. Tous les souvenirs se réveillent en foule et notre propre histoire se déroule, comme automatiquement. Et alors que voyons-nous?

C'est que notre âme est un monde ignoré, où dorment des énergies cachées, des forces latentes, des souvenirs voilés. Et que tout cela, ces richesses, nous pouvons les recueillir, les mettre en action pour la bonne direction de notre vie, pour la transformation de notre avenir, de notre destinée.

Et la sanction de toutes choses est là! Elle est dans la conscience individuelle, immortelle. La conscience se retrouve dans l'au-delà, non plus restreinte, étouffée, comme ici-bas, mais dans sa plénitude, comme elle nous paraît dans la transe avec une intensité telle que l'être évolué revit son passé, dans ses joies et dans ses douleurs, dans tous ses détails avec une puissance telle qu'il devient pour lui une source de félicités ou de tourments.

Voilà ce que tout homme doit savoir et saura un jour, l'homme qui sait beaucoup de choses, mais qui s'ignore lui-même. Eh bien, cette science profonde de l'être c'est le spiritisme qui l'aura fait naître, c'est lui, qui le premier, a orienté vers elle l'attention des chercheurs, sur ces côtés mystérieux, inexplorés de notre nature. C'est lui qui aura appris à l'homme à mesurer l'étendue de sa puissance, toute sa grandeur, tout son avenir.

Vous le voyez, il n'y a pas d'exagération à dire que le spiritisme, en cinquante ans d'existence, a exercé et exercera de plus en plus une influence puissante et amènera des transformations considérables dans la science, dans la littérature et même au sein des Églises...

Et tout cela s'est accompli presque sans organisation, avec de faibles moyens d'action, avec des ressources précaires, sans autre organisation que

celle qui peut exister dans l'au-delà ; et peut-être est-ce celle-là la meilleure de toutes, car nous nous sentons puissants, souvent aidés, soutenus du monde invisible et, pour ma part, j'en rends témoignage ici devant tous !

Dans la littérature, c'est une floraison d'ouvrages en toutes langues, plusieurs d'une grande valeur, comme celui de Myers, par exemple : « *La personnalité humaine et sa survivance après la mort* », qui a produit une grande sensation dans le monde savant.

Aujourd'hui on entend des professeurs éminents, professeurs d'Universités, affirmer, dans leurs cours publics, l'existence des Esprits.

Le professeur Izoulet, du Collège de France, parlant de la pneumatologie, ou science des Esprits, disait en avril dernier : « Il y a autant et plus de degrés au-dessus de nous qu'il y en a au-dessous. »

Et les Églises ! J'ai parlé des Églises et vous serez étonnés, sans doute. Mais je m'explique et je dis que l'idée spirite a pénétré dans les milieux les plus réfractaires, les plus orthodoxes, et que la mentalité des prêtres et des pasteurs, dans bien des milieux, est travaillée sourdement par l'idée spirite.

Dans le milieu protestant, ce sont de nombreuses adhésions de pasteurs, en Amérique, en Angleterre, en Hollande.

Voici ce que m'écrit un pasteur éminent de l'Église réformée de France, directeur d'une revue évangélique.

« Je pressens que le spiritisme pouvait bien devenir une religion positive, non pas à la manière des religions révélées, mais en qualité de religion établie sur des faits d'expérience et pleinement d'accord avec le rationalisme et la science. »

Et le milieu catholique ? Là les constatations sont plus difficiles à faire parce qu'il y règne une discipline de fer. Mais le travail latent se révèle quand même. Je reçois souvent, pour ma part, des visites d'ecclésiastiques qui viennent m'entretenir de spiritisme.

Mais voici quelque chose de précis. Ce n'est pas une personnalité obscure, un membre effacé de l'Église dont il s'agit, c'est le prédicateur, l'orateur le plus célèbre de la chaire catholique, depuis Lacordaire, le père Didon.

Voici ce qu'il écrivait dans ses Lettres à M^{lle} Th. V., publiées en 1902, chez Plon-Nourrit, avec l'autorisation de son ordre, celui des frères prêcheurs (p. 34.)

« Je crois à l'influence divine que les morts et les saints exercent mystérieusement sur nous. Je vis en communion profonde avec ces invisibles, et j'expérimente avec délices les bienfaits de leur secret voisinage. Les siècles ont beau se multiplier, ils n'empêcheront pas les âmes de même race de se visiter et de s'aimer. »

Et combien d'autres passages analogues, et combien de cas semblables que je pourrais citer, car ce ne sont pas là des faits et des témoignages isolés, ces cas sont nombreux et je dois me borner.

Je dois me borner, mais je dis que ces résultats, encore partiels, limités,

finiront par s'accroître, par se manifester au grand jour, dans tous les milieux sociaux, au sein des institutions les plus rétrogrades, qu'il y a là un levain qui fera lever toutes les pâtes. Et que nous devons redoubler d'énergie, de labeur, de volonté persévérante et prudente; que notre cause finira par prévaloir dans tous les milieux, pour les transformer, pour les féconder, parce que notre cause est celle de la vérité !

..

Il est des hommes qui voudraient circonscrire le spiritisme dans le domaine expérimental, celui des faits. Sans doute, le fait est la base même du spiritisme; c'est la preuve de la survivance. Mais derrière le fait et dans le fait lui-même, il y a toute une révélation. Dans le spiritisme, le fait est inséparable de l'enseignement. L'un est lié à l'autre étroitement; l'un ne va pas sans l'autre, pour peu que le phénomène soit d'un ordre un peu élevé. Les Esprits ne cherchent à se communiquer à nous que pour nous consoler, nous instruire, nous initier aux grandes lois de l'au-delà, dont la connaissance est si nécessaire. C'est ce qu'Allan Kardec a compris, a senti. Et c'est pourquoi, dans son œuvre, il a uni étroitement la doctrine à la science. En agissant ainsi, il n'obéissait pas à une tendance de son propre esprit, il obéissait à une nécessité, à la nature même des choses qu'il étudiait.

Ce qui fait la puissance d'action, le rôle social du spiritisme, c'est qu'il répond à la fois à tous les besoins de l'âme humaine, aux besoins multiples, impérieux, de l'heure présente, c'est qu'il s'adresse à la fois au cerveau et au cœur, à l'intelligence, à la conscience et à la raison. Ce qui fait la puissance et l'efficacité du spiritisme, c'est que les satisfactions intellectuelles et morales qu'il nous donne, les enseignements qu'il nous procure, tout cela constitue dans leur ensemble une magnifique unité, une superbe synthèse scientifique, morale et sociale.

Une doctrine qui ne s'adresse pas à la fois au cerveau et au cœur, je veux dire à l'intelligence et au sentiment, manque d'équilibre. La morale qui vient du cerveau est une morale stérile; il n'y a que la morale du sentiment et du cœur qui puisse faire l'homme vraiment humain, accessible à la pitié, compatissant pour toutes les douleurs, dévoué à ses semblables.

La science est nécessaire, mais la science seule ne suffit pas. Il faut parler au cœur de l'humanité. Et surtout ici, dans les milieux ouvriers. Sans doute, il faut s'instruire, s'armer intellectuellement pour la discussion et la propagande; mais c'est par le cœur que vous ébranlerez les masses, que vous atteindrez l'âme du peuple.

Je le répète: il faut étudier les faits; il faut donner aux faits toute l'importance qu'ils méritent. Mais, plus loin et plus haut que les faits, il faut voir le but vers lequel, par le moyen des faits, des mains invisibles conduisent l'humanité!

Non! Le spiritisme, ce n'est pas seulement le fait physique, la danse des

tables, comme certains hommes paraissent le croire, hélas ! Le spiritisme c'est tout l'effort, le splendide effort de l'au-delà pour arracher l'âme humaine à ses doutes, à ses hontes, à ses lèpres, à ses maladies morales, pour l'obliger à prendre conscience d'elle-même, de ses énergies cachées, pour la forcer à réaliser sa destinée glorieuse. (Applaudissements.)

Le spiritisme, c'est le rayon d'espérance qui vient éclairer notre sombre univers, notre terre de boue, de sang et de larmes ; c'est le rayon joyeux qui vient visiter les chambres de misère, qui se glisse dans les demeures tristes qu'habite le malheur, où gémit la souffrance.

Le spiritisme, c'est l'appel de l'Infini à la pauvre âme humaine écrasée sous la matière ; ce sont les voix qui viennent proclamer le plus noble, le plus puissant idéal qu'ait rêvé le génie de l'homme. Et, à ces appels, à ces voix, les fronts penchés sous le poids de la vie se redressent, les désespérés, les naufragés de l'existence reprennent courage, et dans le ciel brumeux de leur pensée, ils voient briller l'aube qui annonce des temps nouveaux, des temps meilleurs pour l'humanité.

Le spiritisme, c'est la communion des âmes qui s'appellent et qui se répondent à travers l'étendue.

Est-ce que ce n'est pas grâce à lui que des nouvelles nous arrivent de ceux qui furent nos compagnons de chaînes ici-bas, nos compagnons de lutte ? Nous les croyions perdus et voilà que nous nous sentons de nouveau reliés à eux ! Quelle joie de savoir, de sentir que nous sommes unis à ceux que nous aimons, unis pour les siècles, que la mort n'est qu'un trompe-l'œil, que toute séparation n'est que passagère et apparente. Nous nous sentons reliés non seulement à eux, mais à toutes les âmes qui peuplent l'immensité. L'univers est une grande famille. Et sur les milliers de mondes qui roulent dans les profondeurs, partout nous avons des frères et des sœurs que nous sommes destinés à rencontrer et à connaître un jour, partout des âmes avec lesquelles nous poursuivons notre ascension, sous l'égide de lois sages, équitables, profondes, éternelles ! (Appl.).

Et c'est ainsi, frères et sœurs ; c'est par là que s'éveillera peu à peu et que grandira en nous le sentiment, l'instinct puissant de la vie universelle, de la solidarité universelle. C'est par là que nous nous sentirons reliés aux plus humbles comme aux plus grands esprits, que nous nous sentirons de même race que les héros, les sages et les génies, et que nous aurons la possibilité de les rejoindre dans la lumière quand nous aurons, nous aussi, travaillé, lutté, mérité, souffert.

Le spiritisme, enfin, c'est tout le frémissement de la vie invisible ; c'est un univers vivant qui a été ignoré jusqu'ici, sauf de quelques-uns et que nous savons être maintenant, que nous sentons être, s'agiter, palpiter, vibrer autour de nous, remplir l'espace de pensées radiantes, de pensées d'amour, d'inspirations géniales et que nous sentirons de plus en plus vivre et agir, grâce au développement de facultés qui sommeillent encore chez la plupart des hommes, mais qui vont s'éveiller, se multiplier par la connaissance du spiritisme, s'accroître et devenir le partage du grand nom-

bre, après avoir été seulement le privilège de quelques-uns. Et par là, nous acquerrons aussi la certitude précieuse de la protection, du soutien qui, de l'au-delà, s'étend sur nous, la preuve que la sollicitude d'en haut enveloppe tous les pèlerins de l'existence dans leur pénible voyage terrestre.

Estimons-nous heureux, frères et sœurs, de posséder ces vérités, d'entrevoir ces lumières. Efforçons-nous d'en conquérir plus encore à force de volonté et de travail, de nous en rendre dignes par notre attachement, par notre dévouement à la noble cause que nous servons.

Souvenons-nous que la vérité ne se conquiert et que l'esprit ne s'élève que par l'effort et la douleur.

Dans la lutte qui est engagée pour l'ascension de l'humanité, la lutte grandiose des idées, le spiritisme est au plus fort de la mêlée, parce qu'en lui la vie et la mort se rencontrent, la terre et le ciel se rejoignent et s'unissent pour les combats de la pensée.

Luttons donc avec courage, avec sagesse, avec prudence. Le monde invisible est avec nous. Élevons notre cri d'espoir et de confiance en l'éternelle et consciente justice qui gouverne les mondes. Croyons, espérons, agissons!... (Applaudiss. prolongés).

J. O., Auditeur.

Avertissements funèbres

Une certaine M^{me} Bloos, habitante d'Ulm en Allemagne, femme très instruite mais n'ayant aucune notion du Spiritisme, raconte, dans une revue d'Ulm, les faits curieux qui suivent. « Toutes les fois qu'un membre de ma famille allait mourir je l'apprenais quelques semaines à l'avance par l'apparition, sur mes mouchoirs de poche, sur mes draps de lit, ou bien sur mes coussins, de petites croix noires, que nul corps chimique ne pouvait enlever et qui disparaissaient subitement après le décès. Lorsque j'étais encore enfant, les morts dans ma famille, composée de trente-cinq membres, ne se produisaient pas inopinément.

A l'âge de dix-sept ans, j'ai aperçu ces croix noires sur des mouchoirs de poche, et peu après j'ai appris la mort de mon oncle.

Une autre fois, des groupes de trois croix apparurent, nombre significatif puisque, dans l'espace de six semaines, je perdis ma petite sœur et deux oncles, les frères de mon père. Ensuite, ce furent des groupes composés de deux grandes croix et d'une petite, qui apparurent sur mon mouchoir de poche et sur le drap de lit.

Quinze jours avant la mort de mon grand-père, un matin d'octobre, je pris dans mon armoire un mouchoir de poche et j'allai fermer ce meuble,

lorsque, à ma grande stupéfaction, j'aperçus que le mouchoir était parsemé de petites croix noires. A ce moment ma mère, qui se trouvait dans la pièce voisine de ma chambre, entra, aperçut le mouchoir, le prit, le considéra quelques moments, très surprise, puis elle le lava de ses propres mains et le fit sécher. Vains efforts, les croix restèrent intactes. Nous sortîmes alors un second mouchoir et le même phénomène se reproduisit. Jugez de notre stupéfaction et de notre émotion, lorsque nous vîmes que tout mon linge en était parsemé! Pendant quinze jours on pouvait les voir sur le linge, elles disparurent subitement le jour du décès de mon grand-père. Chose étrange, le même fait eut lieu chez ma tante, la sœur aînée de ma mère, exactement quinze jours avant la mort du grand-père pour cesser le jour du décès.

Un oncle de M^{me} Bloos, pharmacien, ajoute : « Les croix mortuaires se présentèrent dans notre famille pour la première fois en automne 1868, lorsque j'étais pharmacien au Hanovre. Un jour, vers les trois heures de l'après-midi, ma sœur entra dans la pharmacie, qui se trouvait au rez-de-chaussée, en me priant de monter au plus vite chez elle pour voir quelque chose de surprenant. Je montai immédiatement et j'aperçus le coussin du lit de ma sœur tout couvert de croix noires. Également par groupes de trois, les plus grandes pouvaient avoir trois centimètres de longueur.

Le lendemain j'appelai le Dr Steiner pour examiner ces croix à l'aide du microscope, les analyser avec des réactifs chimiques. Comme nous étions occupés à cette double opération, à notre grand étonnement, il se forma subitement, sous nos mains, une foule de croix, de la longueur de deux à trois centimètres. Ces croix, qu'aucun réactif chimique ne réussissait à faire disparaître, s'évanouirent comme par enchantement, quand mon beau-frère, le mari de ma sœur en question, rendit le dernier soupir. Nos amis et connaissances, informés de l'incident, voulurent se faire une conviction. Parmi eux, un certain nombre de matérialistes et d'athées en furent tellement frappés, qu'ils abandonnèrent leur désolant système et devinrent avec le temps de fervents spirites. Un professeur de mathématiques, fervent adepte de Schopenhauer, prit un des mouchoirs de poche de ma sœur couvert de croix mortuaires, qui étaient apparues quelques semaines avant la mort de mon frère, le garda, s'assura de la réalité du phénomène, et vit, à sa grande surprise, le jour du décès, disparaître, sans laisser aucune trace, toutes les croix. Ceci l'impressionna à tel point qu'il se mit à l'étude de la psychologie et du spiritisme et devint un spirite fervent.

JOSEPH DE KRONHELM

PAGES RETROUVÉES

AVANT-PROPOS

A Cherbourg, dans une rue ancienne, entre un vieux couvent d'Ursulines, et un jardin qui dirait bien des choses si ses arbres séculaires pouvaient rendre compréhensibles les plaintes qu'ils jettent au vent qui les emporte, je possède une vieille maison que je vais voir une fois ou deux par an afin de régler quelques affaires.

— C'est décidé, Morin, je quitte Cherbourg demain matin, dis-je, la dernière fois que je m'y rendis, à un voisin, un ami, ouvrier de l'arsenal, qui servit autrefois sous mes ordres comme sergent à la Martinique et qui veut bien remplir l'office de mon jardinier et de mon concierge sans loge quand il n'a rien de mieux à faire. N'oubliez pas de retenir chez Mac-Auliffe pour 9 heures une voiture qui me conduira à la gare avec mes bagages, et surtout, ne laissez rien à la traîne. »

— « Non, mon commandant, me répondit le vieux « marsouin », pour lors, je vous demanderai s'il ne faudrait pas descendre enfin la vieille caisse du grenier ! »

— « Quelle vieille caisse, Morin ? »

— « Mais, mon commandant, celle qui est toujours là haut sous le bureau démoli à côté de la statue brisée qu'on a remontée du jardin, je vous en ai déjà parlé plusieurs fois. »

— « Vous m'intriguez, Morin, montons voir cette caisse. »

Au grenier, une malle qui avait fait avec moi le tour du monde et qui jouissait là de ses invalides, n'étant plus qu'une vieille caisse, en effet, fut tirée de l'obscurité et amenée sous le rayon lumineux de la lucarne puis ouverte sans qu'elle opposât la moindre défense.

Quelle surprise fut la mienne ! Je croyais tout ce contenu brûlé depuis vingt ans. Je me souvins alors d'avoir fait porter là, autrefois, lors de mon départ pour les Antilles, deux malles contenant des livres — ma bibliothèque militaire comme moi retraitée — et des papiers, des notes, des comptes, mais je croyais bien les avoir incendiées toutes les deux, dans le jardin, je pensais avoir tout enseveli dans l'oubli, tout détruit, tout purifié sauf le carton d'où j'ai extrait mes *Vieilles Notes*.

Je fis donc descendre du grenier dans ma chambre, ces paperasses que la poussière et les insectes ont respectées et je les parcourus des yeux.

Il y avait encore là toute une collection de ces notes que j'ai toujours eu la manie d'écrire... manie dont je ne suis pas guéri... malgré la question

probablement très sincère que me fit un jour mon fils : Qui croyez-vous donc, mon père, qui lira jamais tout cela ?

Je passai plusieurs heures retournant, avec ces pages jaunies, les feuillets repliés de mon cerveau dans lequel la mémoire avait classé, lié, cacheté des souvenirs qu'elle n'avait ni effacés ni perdus. J'ai revécu là dans un silence délicieux bien des jours de jeunesse, sortis de la nuit du passé en ces notes de voyages, de traversées, de campagnes comme la malle elle-même sous la lumière de la lucarne.

Tant pis ! puisque quelques lectrices et lecteurs bienveillants de la *Revue* m'ont demandé si je donnerais une suite aux *Vieilles Notes* que j'ai fermées et scellées après le *Roman de deux âmes* avec l'écrêteau : « Suite et fin », je veux copier pour eux plusieurs *Pages retrouvées* dans lesquelles j'éprouverai le plaisir de conter, pour les revivre, je l'avoue, certains souvenirs dont la lecture, après tant d'années, a fait encore battre mon cœur, bouquet fané que je remets dans l'eau avec le fol espoir que quelques fleurs à jamais mortes laisseront peut-être exhaler un peu de leur parfum d'autrefois.

— J'ai, de ces pages, vu sortir bien des noms effacés depuis longtemps de ma mémoire et qui ont, comme des étincelles, fait briller instantanément ces vieux souvenirs ainsi que, sous la pression d'un bouton électrique, s'allument les cent lampes d'un salon plongé dans les ténèbres.

L'un des premiers qui ait frappé mes yeux, celui de l'abbé Bornave, m'a rappelé tout un délicieux roman empreint de philosophie spiritualiste dont j'essaierai de faire revivre quelques scènes auxquelles fut mêlé l'un de mes meilleurs camarades, scènes qui, réunies par une plume habile, feraient le sujet d'une jolie comédie vécue.

— « C'est compris, Morin, vous allez ficeler tous ces cahiers avec soin et les fourrer dans ma malle... je les emporte à Paris. »

— « Mon commandant, si c'est pour les brûler comme vous avez fait des autres quand vous êtes revenu de la Réunion avec votre jeune femme, je les ferai aussi bien flamber moi-même, me dit mon vieux jardinier normand d'un air finaud. »

— « Oui, Morin, c'est pour les brûler aussi que je les emporte, mais après les avoir relus et en avoir extrait un peu de *vie morte*, vous comprenez ? »

Et voilà par quel hasard j'aurai le plaisir d'écrire, et vous l'ennui de lire, chers lecteurs, ces *Pages retrouvées*, vous promettant de les supprimer ou de les suspendre lorsque des articles plus intéressants et plus sérieux réclameront une insertion immédiate.

L. D.

L'ABBÉ BORNAVE

I

C'est dans un cadre rempli de charmes, sculpté par la main délicate de l'imitable et grandiose nature, entre les flots houleux de l'Océan Indien si souvent capricieux et méchant et un ciel généralement pur mais dont la sérénité est parfois bouleversée par de terribles cyclones ; c'est vers ce ciel lointain dans lequel se dressent orgueilleuses et majestueuses les cimes dentelées des Salazes, du Piton des neiges et du grand Bénard que j'appellerai les regards de mes lecteurs. Ravis de contempler ce spectacle sous les chauds rayons du soleil que voile l'ombre fraîche de quelques bois noirs touffus, ils pourront, la nuit venue, admirer, des bords de la mer, le panache vapoureux et léger du plus magnanime des volcans dont la lueur tantôt rouge, tantôt violette, brille au loin comme un phare. Ils verront scintiller sous la céleste coupole australe les belles constellations nouvelles pour leurs yeux du Sagittaire et du Scorpion, la transparente nébuleuse du Triangle perdue dans l'infini et la vaste Croix du Sud diamétralement opposée à l'étoile du Nord. C'est sur une petite terre perdue là-bas bien loin dans le Sud, c'est en cette gracieuse et coquette île Bourbon, comme ses enfants aiment encore à l'appeler, que je veux essayer de peindre quelques scènes dignes de ce coin délicieux d'où mon cœur a emporté et gardé tant de souvenirs chers.

Tout autour de l'île de la Réunion dont les côtes sont légèrement découpées et qui n'offrent au marin que de rares abris qu'il lui faut quitter à l'approche du mauvais temps, gronde sans cesse le flot qui lutte contre les rochers abrupts ou quelques plages dont les galets roulent avec un bruit de tonnerre, bruit incessant qui a commencé au jour où la première vague a battu l'île sortie de l'océan et qui continuera sans interruption jusqu'à l'heure marquée dans le temps où notre soleil, en s'éteignant, aura condamné cette petite planète à la nuit et au silence éternels.

Entre la ville de Saint-Denis au nord et celle de Saint-Pierre au sud, sont disséminés, de distance en distance, sur le littoral de cette « Mascareigne », de jolis bourgs appelés « quartiers » qui lui font une parure semblable à un collier de perles étalé sur un écrin de velours vert.

Plus petite qu'un département de la Métropole, la Réunion, la moindre de nos colonies, compte cependant 170.000 âmes pour une superficie de 2.500 kilomètres carrés dont la cinquième partie environ est seule habitée.

Son ciel généralement beau, son climat chaud sans excès vu sa latitude de 23° sud, ses eaux vives qui, de toutes parts, descendent en filets argentés le long de ses vertes montagnes ; tout s'y est réuni pour communiquer aux créoles bourbonniens une intelligence vive, un esprit subtil, une aptitude

particulière pour la poésie et la musique auxquelles ne sont accessibles que les âmes tendres.

Il est à remarquer combien le niveau intellectuel y est élevé dans toutes les classes de la société; aussi la Réunion est-elle, à juste titre, fière du grand nombre de ses enfants qu'elle a vus briller dans les sciences, dans les arts et même dans l'armée et je m'en voudrais de ne pas rappeler à la mémoire du lecteur les noms de quelques-uns.

D'abord Parny et Bertin officiers et poètes qui, tour à tour, ont fait éclore le sourire et la rougeur sur le front des muses par le charme de leurs vers légers, spirituels et licencieux. Le chevalier de Parny auteur de la *Guerre des Dieux*, l'ami tendre d'Éléonore, Parny, que Voltaire appela un jour « mon cher Tibulle » fit pour lui-même cette épitaphe qui affirmait un athéisme indigne d'un cœur si sensible.

Ici git qui toujours douta ;
 Dieu, par lui fut mis en problème,
 Il douta de son être même,
 Mais, de douter il s'ennuya
 Et, las de cette nuit profonde,
 Hier au soir il est parti
 Pour aller voir en l'autre monde
 Ce qu'il faut croire en celui-ci.

Parny fit deux fois le long voyage qu'était alors et est encore pour les navires à voiles la traversée de France à Bourbon en doublant le Cap de Bonne-Espérance pour aller revoir sa chère île bien-aimée. C'est au quartier Saint-Paul où sa maison a été conservée qu'il avait vu le jour.

— Bertin, du même âge que son ami, non content de flatter les filles du Parnasse, eut le bonheur de lire ses vers à la reine Marie-Antoinette qui se plaisait en la société de cet esprit délicat.

Leconte de Lisle, un de nos poètes les plus érudits, l'auteur des *Poèmes antiques* et des *Poèmes barbares*, naquit également à Saint-Paul non loin des gorges silencieuses du Bernica qu'il a dépeintes en vers immortels. On raconte qu'un jour Victor Hugo entendant citer quelques strophes du poète créole et les trouvant fort belles, aurait dit avec un peu de cet orgueil qui seul fut permis à son génie : « Voici de jolis vers que je ne me rappelle pas avoir faits. »

Auguste Lacauassade, ami de Sainte-Beuve, nous a laissé deux volumes de fines poésies : *les Salaziennes, Poèmes et paysages* ; il était né à Saint-Pierre.

Enfin notre prince des poètes actuel, Léon Dierx si apprécié des fins connaisseurs de la rime, esprit brillant autant que modeste est l'un de ceux qui

honorent le plus sa petite patrie lointaine où, le soir, sous les vérandas on aime à entendre redire par des bouches charmantes quelques-unes des rimes si douces de ses *Lèvres closes* ou si énergiques de ses *Paroles d'un vaincu*.

Mais, je dois arrêter après ces quelques noms la liste assez longue des créoles qui ont illustré et aimé leur petite terre natale et je pense qu'elle engagera ceux et celles qui parcourront ces lignes à lire ce qui a été écrit sur la Réunion.

C'est donc dans cette petite île que vont se dérouler les chapitres du modeste roman qui me fut raconté par un de mes frères d'armes, lequel y joua un certain rôle, histoire oubliée déjà, dont les héros et la plupart des témoins ont quitté la scène lointaine et dont quelques-uns, hélas ! ont quitté la terre, tous amis ou camarades que ces *Pages retrouvées* me permettent de faire revivre un moment sans troubler ni leur mémoire ni leur repos et sans diminuer la sympathie que leur ont gardée ceux qui leur survivent et que leur accorderont, sans doute, ceux qui voudront bien lire ces pages.

II

Nous sommes en 1873, alors que les souvenirs poignants de l'année terrible sont encore vivaces dans le cœur de ceux qui l'ont vécue plus ou moins cruellement, mais où l'on renaît à l'espérance. Une quinzaine d'officiers d'infanterie de marine, jeunes pour la plupart, sont réunis au mess situé à l'aile gauche de la belle caserne dont les bâtiments allongés avec leurs vastes galeries à colonnade, s'aperçoivent de la rade de Saint-Denis et s'abritent à l'ombre du cap Bernard.

— « Quoi de nouveau, de Beauchêne, demanda le capitaine Pajol à un grand lieutenant d'allure distinguée qui venait de s'asseoir ? »

— « Mais, du nouveau vraiment neuf, nous en aurons ce soir, sans doute, mon capitaine, car les noirs ont crié : en vue ! et la vigie de la montagne a signalé un vapeur dans le nord. Dans deux heures, le temps de déjeuner et de faire un whist, nous saurons si c'est « la malle » ou un navire de guerre. »

— La mer est bien forte encore, dit en manière de réflexion le lieutenant Demonde, doyen des officiers par l'âge, et que par une déférence de bonne camaraderie pour ses cheveux blancs et ses nombreuses campagnes on avait décoré du titre de « Préfet ». — La rade « était consignée ce matin » et si le courrier peut mouiller ce soir, il n'est pas probable que nous « ayons les lettres ni les journaux avant demain. »

— Et cependant combien nous avons hâte de connaître les nouvelles, dit le capitaine adjudant-major de Bourgnys... depuis le dernier courrier que de choses ont dû se passer ! » — Président du Mess, le capitaine de Bourgnys

ainsi que plusieurs des officiers présents, avait fait partie de l'armée de Sedan ; il s'était échappé du camp d'Yges au péril de sa vie et avait fait toute la guerre. — Nous allons enfin apprendre si notre grand patriote, M. Thiers a terminé les négociations relatives à la libération du territoire. »

— « Libération à laquelle tous les Français ont participé avec une unanimité si grande, répliqua le lieutenant Lionnet, officier à la tournure élan-
cée, à la chevelure brune abondante et peignée en coup de vent, à la physio-
nomie sympathique et franche... pour notre part nous y sommes allés du
cinquième de notre solde depuis six mois. On fait ce qu'on peut... et c'est
cela de moins à mettre de côté pour acheter un château sur mes économies.

— « Ah ! certes la libération du territoire aura lieu bientôt et c'est chose
juste, s'écria le sous-lieutenant Genmeyer, alsacien de Strasbourg. Notre
France est riche par le travail et l'épargne, cette délivrance du sol émer-
veillera le monde et stupéfiera nos vainqueurs, mais l'Alsace et la Lorraine !
Quand les arracherons-nous de leurs griffes ? En revenant de notre capti-
vité à Magdebourg, où j'étais avec Lionnet, il se rappelle qu'en traversant
Reims nous avons entendu dire à des officiers prussiens qu'ils allaient faire
venir leurs familles parce que leur régiment tiendrait garnison dans l'Est
pendant vingt ans au moins avant que la France ait pu se libérer du troi-
sième milliard.

— Et vous leur avez joliment répondu Genmeyer, dit Lionnet en lui cou-
pant amicalement la parole. « Soyez sans crainte, nos femmes et nos sœurs
feront fondre leurs bijoux et avant cinq ans vous serez payés... et moi
j'ajoutai : le soleil fera toujours mûrir nos vignes et ce vin généreux qui
vous monte à la tête. Vous n'en boirez pas longtemps ! »

— « Que dirait Bismark si les cinq milliards étaient versés avant un an ?
continua l'officier alsacien... Il regretterait de n'en avoir pas demandé le
double ?

En cet endroit de la conversation entra un jeune sous-lieutenant brun
et bien fait, au visage pâle, aux cheveux frisés et dont la juvénile moustache
surmontait une bouche fine et rieuse ornée de dents blanches ; de taille
moyenne bien prise et svelte ce dernier venu réalisait le type basque en
toute sa pureté.

— « Eh bien ! beau mousquetaire, lui demanda le lieutenant Giliani, grand
garçon de 23 ans, à la chevelure d'un blond ardent, taillée en brosse, à
la physionomie intelligente et sérieuse et qui était depuis quelques mois à
La Réunion, que nous apportez-vous de la cité dyonisienne ?

Giliani aimait à plaisanter Vallas qu'il affectionnait ainsi que Lionnet et
pour cause.

A sa sortie de Saint-Cyr, lors de la déclaration de la guerre, le premier
camarade qui l'avait reçu à l'arrivée de la jeune promotion à Rochefort,

avait été le lieutenant Lionnet et le premier sous-officier qui l'avait salué en entrant dans sa compagnie avait été le sergent Vallas. Or un mois plus tard, le lieutenant, le sous-lieutenant et le sergent étaient cueillis par les Bava-rois au pont de Bazeilles, où l'infanterie de marine s'était fait décimer. Lionnet avait été envoyé à Magdebourg, Giliani en Bavière et Vallas ayant réussi à s'échapper était allé gagner une blessure et l'épaulette à Orléans.

— Mon cher Giliani, voici ce que j'apporte de plus frais, et qui ne vous déplaira point, répondit Vallas avec un accent gascon fort agréable à entendre sortir de sa bouche. Je quitte à l'instant notre camarade de Bormel, le fils du gouverneur qui m'a annoncé que si le courrier nous apporte la confirmation de la prochaine libération du territoire, un grand bal sera donné à *l'hôtel du Gouvernement*, dont les salons se rouvriront pour la première fois depuis trois ans. On dit aussi que cette bonne nouvelle sonnera le réveil de la joie dans la Société Créole et qu'une série de charmantes soirées commencera d'ici à dix jours, auxquelles nous serons tous conviés. Donc, Messieurs... Commencez vos visites, de Beauchêne, Lionnet, Carrin, Luguet, Giliani et autres, préparez vos ailes... On va oser rire enfin et s'amuser un peu... L'orage est passé, les nuages sombres commencent à fuir, emportés par le vent du malheur... Vive la jeunesse, « E viva la danza », ajouta joyeusement Vallas qui aimait à lancer parfois quelque citation dans la langue espagnole qu'il parlait purement.

— Bravo Vallas, dit en riant le capitaine Pajol, promu depuis peu à ce grade et qui était appelé à continuer ses services dans la colonie où il était connu et aimé pour son esprit et son humeur aimable. Votre nouvelle nous fait plaisir, mais je vais vous rafraîchir davantage par l'annonce d'une autre qui vole en l'air : Le général inspecteur doit être à bord, à ce que m'a dit le colonel Gassias. C'est le général Martin des Pallières, un des héros de la guerre, qui a été désigné par le Ministre de la Marine, pour venir vous brimer cette année. Allez piocher vos théories, Messieurs, ou gare aux arrêts qui empêchent les lieutenants d'aller danser !

Tout le monde se mit à rire et le déjeuner terminé, le café fut servi et les cigares et les cigarettes s'allumèrent, la causerie devint générale entre ces officiers, dont une bonne camaraderie cimentait l'affection, puis chacun regagna sa demeure dans la « petite île ». On nomme ainsi le village militaire séparé de la ville par la rivière de Saint-Denis et que les officiers étaient tenus d'habiter à cette époque.

Seul le capitaine adjudant-major de Bourigny résidait à la caserne où il se plaisait à cultiver un jardin rempli de belles fleurs quand il n'étudiait pas quelque partition d'opéra, car il possédait une jolie voix de ténor léger appréciée dans plusieurs salons de Saint-Denis.

Après chaque repas, la bande insouciant et gaie des officiers accompa-

gnait le vieux lieutenant Demonde jusqu'à sa demeure « la plus belle de toutes située au milieu de la place de l'îlot en face du jet d'eau, puis chacun serrait la main du « préfet » et regagnait sa propre « case » pour s'y mettre à son aise, y faire la sieste ou s'y livrer à ses goûts particuliers jusqu'à 4 heures moins 10 minutes, instant où le clairon annonçait le prochain rappel pour « l'exercice » ou pour la « théorie dans les chambres ».

Les divers exercices, les théories pratiques et le tir avaient lieu non loin de la caserne sur la plaine de la Redoute qui sert tout à la fois de champ de manœuvre et de champ de courses.

Au milieu de cette plaine est un mausolée en granit élevé à la mémoire d'un jeune officier anglais John Graham Munro, du 86^e grenadiers, tué à 22 ans, à cet endroit même, le 8 juillet 1810, le jour de la prise de l'île par les Anglais. Cette tombe respectée et entretenue par le génie militaire est toujours le sujet d'une allocution patriotique faite aux soldats à leur arrivée dans la Colonie le jour où ils viennent pour la première fois à l'exercice, et la fin héroïque de ce jeune officier ennemi, mort pour sa patrie, leur est constamment donnée en exemple.

III

Le lendemain de bonne heure le paquebot français *Godavery* se balançait fortement en rade et, à dix heures, les quelques officiers que j'ai présentés au mess, et d'autres dont nous ferons la connaissance dans le cours de ce récit étaient réunis à l'hôtel de la Poste attendant que le vaguemestre remit les lettres et les journaux à l'adresse de chacun d'eux.

En France où, d'un bout à l'autre on reçoit des lettres contenant des nouvelles de la veille, on ne sait pas quelles impressions agitent dans les colonies lointaines l'esprit de nos compatriotes qui ne reçoivent que tous les quinze jours des nouvelles datant de vingt-cinq jours comme à La Réunion, et avec quelle anxiété sont attendues les chères lettres d'une mère, d'une sœur... enfin de la famille dont ils sont séparés pour trois ans... Ce coup de canon qui annonce le Courrier de France comme il fait tressaillir tous les cœurs !

Après avoir pris connaissance des grandes nouvelles et des dernières dépêches récoltées sur sa route par le paquebot, et affichées à la Poste, chacun, selon son caractère, s'empresse de briser l'enveloppe scellée par des êtres aimés ou emporte son courrier et s'enferme pour le lire avec calme dans le silence et le recueillement du « chez soi ».

Les nouvelles étaient bonnes, la libération du territoire était prochaine, l'inspection du général était reculée d'un mois, le capitaine Pajol était promu chevalier de la Légion d'honneur, et deux officiers nouveaux étaient arrivés de France.

Dans l'après-midi Lionnet et Giliani qui habitaient deux petites maisons confortables séparées par un jardin commun s'étaient réunis à l'ombrage des cocotiers, des palmiers et de plusieurs arbres couverts de lianes qui donnaient un peu de fraîcheur à la petite tonnelle sous laquelle ils étaient assis vêtus légèrement d'une chemise et d'une moresque, les pieds nus chaussés de sandales.

Ils s'étaient fait part des bonnes lettres de leurs familles et lisaient les journaux dont ils commentaient les articles intéressants, lorsque le sous-lieutenant Vallas, dont la demeure était voisine, ouvrit le « barreau » — le barreau, là-bas, c'est la porte, — et ayant serré les mains de ses deux camarades s'assit près d'eux en allumant une cigarette. — Vous avez l'air soucieux, mon cher Vallas, avez-vous reçu quelque nouvelle qui vous ait inquiété ? — Oui, Lionnet, une lettre de ma sœur qui, par le dernier courrier, me parlait de la santé de ma mère comme d'un malaise général, a employé cette fois le mot « maladie ». Ma chère sœur m'assure que cela n'est pas grave, mais que peut-on savoir ? Cette lettre est datée du 3 septembre et c'est aujourd'hui le 30. Cela fait 27 jours que cette lettre a quitté le village... Qui sait ce qu'il est arrivé depuis ! »

En prononçant ce simple mot « village » la belle figure du jeune officier s'était empreinte d'une réelle tristesse que ressentirent ses deux camarades.

— « Ne vous préoccupez pas ainsi, mon cher ami, lui dit Lionnet avec sympathie, votre mère n'est point âgée, nous disiez-vous, et près d'elle veillent votre sœur et votre frère. »

— « Oui, je me dis cela, mais ma mère m'appelle sans cesse, et laisse « exhaler parfois des reproches, à ce que je devine entre les lignes de la « lettre de ma sœur... j'étais son préféré, j'avais juré de ne jamais la quitter... pauvre mère, combien je me ferais de durs reproches si elle mourait « sans m'avoir à ses côtés ! »

En disant ces mots, Vallas ne put retenir deux larmes qui attendrirent Lionnet et Giliani.

— Nous comprenons votre anxiété, Vallas, mais vous n'exprimez qu'une présomption et vous êtes loin de la vérité, sans doute. Votre mère se rétablira ; quels reproches peut-elle vous faire ? d'être soldat, officier. Mais « vous ne pouviez échapper à la loi ».

— Justement ! répondit Vallas, c'est là une erreur, combien la vie est bizarre ! Si je ne craignais de vous causer quelque ennui je vous raconterais mon histoire et vous comprendriez les reproches que ma vieille mère, ignorante de la destinée humaine, adresse à l'enfant qui n'a pu s'y soustraire ou peut-être qui s'y est soustrait !

— Parlez, cher ami, lui dit Lionnet, Giliani et moi vous écouterons avec

attention et après vous avoir entendu, soyez persuadé que nous vous présenterons des arguments consolateurs.

Et Vallas dont la belle figure avait repris son expression souriante commença ainsi. Le chemin devant lequel nous placent les parents, n'est pas toujours celui que nous suivrons. Ainsi, en a-t-il été pour moi. Qui m'eût dit, il y a quatre ans, que je quitterais mon père et ma mère, et mon beau pays basque pour m'engager? Qui eût pu croire que je porterais si tôt l'épaulette, que je m'en irais si loin de ma montagne? Ah! mon cher Lionnet, si, tournant quelques pages du livre de la vie, j'y avais pu lire que moi Maurice Vallas, fils de fermiers, destiné à une vie humble je fréquenterais le monde, que je l'aimerais, et que je me ferais une joie d'un bal, combien j'aurais été surpris... effrayé peut-être.

— Quelles idées avez-vous là, lui dit Giliani en l'interrompant. Mais tout cela est naturel, les faits s'enchaînent. Vous aviez l'esprit aventureux. Vous êtes jeune, bien fait, vigoureux et brave. Quoi de surprenant à ce que la fortune vous adressât un beau sourire en vous faisant des promesses dorées?

— Je vais vous dire combien vous vous trompez, mon cher camarade. Je suis devenu tout le contraire de ce je devais être, du moins dans l'esprit de mon père qui est mort un an après mon entrée au service sans comprendre que j'avais cru obéir à ma destinée. Certainement, je ne vous aurais jamais parlé de cela, mais vous savez combien vous m'êtes sympathiques et combien je vous suis attaché depuis la guerre. Mais sachez que mon père voulait que mon frère aîné lui succédât à la ferme et que je fusse prêtre. Mes études avaient été dirigées vers ce but sans même qu'on m'eût demandé si je me sentais la moindre vocation religieuse. Moi qui n'avais de goût que pour courir la montagne jour et nuit à la chasse de l'isard et du sanglier et qui m'étais acquis la réputation d'un beau joueur à la pelote basque, je ne me voyais pas revêtant la soutane, disant la messe et confessant les filles avec lesquelles j'aimais mieux danser.

Je suppliai mon père et ma mère de me laisser obéir à la conscription, leur faisant la promesse de rentrer au séminaire si la vocation venait à pénétrer en moi. Mon père fut inflexible et j'avais déjà passé deux ans au séminaire de Bétharram non loin de Lourdes lorsque la conscription m'appela. Je refusai de rester plus longtemps cloîtré et je partis pour le 3^e de marine où vous m'avez trouvé sergent à votre sortie de Saint-Cyr, mon cher Giliani. La guerre a éclaté, j'ai été fait prisonnier avec vous deux — plus heureux j'ai évité la captivité, j'ai été blessé, j'ai l'épaulette, et ma foi, je la garde... En disant cela, Vallas avait le sourire aux lèvres, Lionnet l'approuva croyant son histoire finie... Écoutez, écoutez, répondit Vallas en riant alors, je vais vous prouver que si quelques mortels courageux échappent à leur destin, d'autres le subissent malgré tout.

Voyez un exemple de ce que j'avance : la sœur de mon père, ma tante Bornave, a également deux fils dont un qui a exactement mon âge et me ressemble comme un frère jumeau... eh bien, celui-la voulait aller à Saint-Cyr et c'est lui qui porte la soutane.

Et, dans cette affaire il existe un fait que je dois vous faire connaître, un souvenir ineffaçable qu'il faut que je vous raconte. D'abord, croyez-vous au surnaturel ?

— Pas beaucoup, dit Giliani... je crois que rien n'est surnaturel et que dans la nature pas un atome ne déroge aux lois providentielles.

— Je partage votre idée, mon cher ami, répliqua Lionnet, il faut d'abord savoir ce que Vallas entend par surnaturel.

— J'entends par là, Messieurs, le pouvoir occulte, inexplicable que possèdent dans mon pays et ailleurs sans doute, certaines femmes de prédire d'avance des faits qui se réalisent souvent.

— Racontez l'histoire d'abord, nous apprécierons ensuite, dit Lionnet.

— La voici dans toute la vérité, mais n'en riez pas :

Un jour que Gaston Bornave et moi, lui élève au collège de Bayonne, moi déjà depuis quelques mois à Bétharram étions en vacances, vêtus de blouses et coiffés de nos bérets, fort occupés à pêcher dans le torrent entre Larruns et les Eaux-Chaudes sur la route d'Espagne, une bande de gitanos comme on en voit tant sur les routes des Pyrénées à la frontière des provinces Basques s'arrêta non loin de nous. Une gitana brune et jolie rappelant le type Maure ou Égyptien nous fit signe de venir près d'elle.

Quittant le bord du torrent où j'avais installé des lignes à truites, je montai en maugréant un peu jusqu'à la route. — Gaston, lui, me suivit en riant. — « Que voulez-vous ? dit-il à la bohémienne. — Deme usted su mano caballeros (Donnez-moi votre main, messieurs). — Porque diabola ? (Pourquoi, sorcière ? demandai-je). — Para decir su destino de usted (Pour dire votre destinée). Nous allons la quitter en haussant les épaules, plus pressés d'aller voir si quelque truite avait mordu à l'hameçon que d'entendre ses balivernes, mais elle insistait avec tant d'amabilité féline que je restai là et que l'idée me vint de me moquer d'elle et de la prendre en défaut. Je vous ai dit que Gaston Bornave, mon cousin germain, et moi nous nous ressemblons comme des frères... Alors je dis à la gitane : Dis-moi l'âge de mon frère ? — Il n'est pas ton frère et il a huit jours de plus que toi, me répliqua-t-elle sans hésiter. — On te l'a dit, menteuse. Tu peux bien nous raconter ce que tu voudras, je ne croirai rien de tes propos, joli démon, ajoutai-je, en mettant mes yeux dans ceux de cette femme qui était réellement belle. Elle prit nos deux mains gauches dans les siennes, parut en examiner les lignes avec une attention profonde, puis lâchant la main de mon cousin et tirant de sa chevelure épaisse et noire comme les plumes d'un

corbeau une longue épingle surmontée d'un beau corail elle me dit, en écartant mes doigts et en suivant les lignes de la paume avec la pointe de son aiguille. — « Toi, tu seras soldat, puis reprenant la main de Gaston... Et toi tu seras padre (prêtre) lui dit-elle après un moment d'examen minutieux. — menteuse, m'écriai-je, tu as oublié la leçon et je vois que tu as fait causer quelqu'un du village, mais tu as dit le contraire de ce qui est, car c'est moi qui me prépare pour l'Église, et c'est lui qui veut aller à l'École Militaire.

— Nada, nada amigos! non, amis, c'est vous qui vous trompez tous les deux. Toi tu fuiras la soutane et porteras le fusil... je vois du sang sur ta jambe gauche, tu seras blessé à la guerre et tu seras officier... pas longtemps!! un événement te fera fuir ta patrie.

« Et toi, comment t'appelles-tu? demanda-t-elle en espagnol à mon cousin devenu très pâle. — Je me nomme Gaston Bornave. — Eh bien toi qui rêves d'être soldat tu revêtiras la robe de prêtre, de moine... je ne sais trop... sur toi aussi je vois du sang, là près du cou... — J'irai donc aussi à la bataille? s'écria Gaston en riant... — Non, tu seras frappé par une femme! — Allons! assez, bohémienne de malheur, lui dis-je en faisant du bras un geste de menace, retourne en Espagne, tu ne feras pas fortune en France.

— Adios gitane, lui dit doucement Bornave comme hypnotisé par les yeux noirs de la bohémienne. — Au revoir Señor Gaston, lui répondit-elle... Laissez-moi encore un moment votre main, nous dit-elle, cessant de nous tutoyer. Vous vous ressemblez comme deux frères et votre sort me semble pour un temps lié l'un à l'autre. Je vous vois aller tous les deux sur l'eau, bien loin, bien loin, vous répandrez des larmes et savez-vous pourquoi? C'est que tous les deux vous sortirez de la maison abritée par le signe du zodiaque sous lequel vous êtes né et qu'il ne faudrait pas quitter. » Et, sans rien nous demander, sans rien attendre, cette gitane nous quitta avec un sourire. « Adios, me dit-elle, et à Gaston qui semblait prêt à pleurer, elle dit : A la revista! au revoir! »

« Cette femme est une menteuse, dis-je à Gaston, en retournant vers le torrent, je ne crois pas un mot de ce qu'elle a dit... Et toi cousin?... — Moi, dit-il, encore pâle... j'y crois. »

Telle fut, mon cher Lionnet, mon cher Juliani, l'horoscope de cette bohémienne aux paroles de laquelle je n'ajoutai pas foi alors, mais auxquelles, depuis, j'ai dû plus d'une fois songer malgré moi... car je suis officier, j'ai été blessé à la jambe et Gaston entre dans les ordres. Qu'en pensez-vous, mes amis?

— Pur hasard, répondit Giliani, chose bizarre qu'on ne peut expliquer. Je sais pourtant que mon père, Italien de naissance, rencontra un jour qu'il était jeune officier à Turin, une tireuse de cartes qui lui prédit qu'il mour-

rait Français et, en dépit de toutes les prévisions, il opta pour la France après la guerre avec l'Italie lors de la cession du Piémont et a pris sa retraite comme capitaine français, mais qu'est-ce que cela prouve ?

— Moi, dit Lionnet, j'ai vu tant de faits que j'ai constatés sans les comprendre, que je n'essayerai point d'établir une théorie à l'usage des chiromanciens ou des tireuses de cartes. Pourtant je me demande si certaines gitanes de même que certaines somnambules n'ont pas à certains instants le pouvoir de soulever un coin du rideau qui nous dérobe l'avenir et d'y voir quelque chose.

— Donc, dites-vous, Vallas, votre cousin Bornave s'est fait prêtre ?

— Oui, mais je ferais mieux de dire qu'on l'a fait prêtre.

L'horoscope de la gitane nous dira peut-être un jour lequel de nous deux a eu raison, de moi qui ai désobéi à mon père ou de Gaston qui a obéi au sien. Quien sabe ! Qui de nous a suivi sa vraie destinée ?

Au revoir, chers amis, et merci de la patience que vous avez accordée à mon histoire. Cela m'a fait du bien de vous la raconter. Il me semble que vous avez apaisé mes alarmes au sujet de ma vieille mère.

Quelle idée avais-je de me faire du chagrin lorsqu'il n'y a pas lieu, et redevenu joyeux, Vallas regagna sa case en chantonnant :

Quand on est Basque et bon chrétien

Qu'on a sa mule pour tout bien !

(à suivre)

LÉOPOLD DAUVIL

LE SPIRITUALISME DE VICTOR HUGO

De tous nos grands écrivains, Victor Hugo est sans doute celui qui a dit les plus belles choses sur l'âme humaine et ses transmigrations, et qui a le moins craint de se ridiculiser aux yeux des savants modernes en proclamant ses convictions spiritualistes. Mais il arrive si souvent aux poètes de parler d'une façon et de penser et d'agir d'une autre, qu'on pourrait supposer que son spiritualisme était plus littéraire que réel.

C'est dans la vie intime qu'il faut voir un homme, — un grand homme surtout — pour découvrir le fond de sa pensée en cette matière.

M. Paul Stapfer, qui a eu la bonne fortune de jouir pendant un assez long temps de la compagnie intime de Victor Hugo à Guernesey, a publié, dans la *Revue de Paris*, les souvenirs qu'il en a gardés. Or, voici ce qu'il rapporte, dans la livraison du 1^{er} octobre dernier, sur le sujet qui nous occupe :

« Au mois de mars 1868, Victor Hugo perdit un petit-fils, le premier né de Charles. Ce deuil resta longtemps très sensible au grand-père : car,

étant allé déjeuner chez lui le 17 avril, je l'en trouvai affligé comme d'une nouvelle récemment reçue. Toute sa conversation de ce jour-là eut le ton grave et solennel qui convenait à la circonstance. Il me parla de la mort avec sublimité, disant qu'elle n'était qu'une apparence et qu'il n'y croyait pas. Les choses dont il doutait le moins sont les réalités invisibles. Je compris très clairement que la doctrine de ses écrits en vers et en prose sur la migration des âmes, sur leurs changements successifs de domicile, n'était pas seulement à ses yeux une idée poétique, mais un article de foi, une certitude du cœur et de l'esprit, une évidence pour le sens intime. Il était vraiment persuadé que le cher enfant mort serait rendu à ses parents de la même manière réelle et matérielle que le « Revenant » des *Contemplations*.

« ... La conversation continuant sur ce sujet plein de mystères, le poète me dit encore :

« Il n'y a pas longtemps, un Anglais m'envoya un livre où il développe sur la grande question de l'âme humaine des idées ingénieuses, mais qu'on ne peut dire originales, puisque son ouvrage est postérieur à mes *Contemplations* et à mon *Shakespeare*. Selon ce lecteur intelligent de mes œuvres, les mêmes âmes reparaissent à divers moments de l'histoire du monde dans une suite d'individus qui, différant les uns des autres par beaucoup de traits particuliers, se ressemblent par leur caractère fondamental et comme par un air de famille :

Facies non omnibus una,

Nec diversa tamen, qualem docet esse sororem...

« Mon philosophe a donné la série probable des migrations de certaines âmes, entre autres de la mienne. Voici son histoire : J'ai été Isaïe, Eschyle Judas Macchabée, Juvénal, d'autres poètes encore, plusieurs peintres et deux rois de Grèce dont j'ai oublié les noms. »

Victor Hugo ne croyait pas moins aux effets curatifs du magnétisme. Son ami Kesler, niant la réalité du magnétisme, sous prétexte que le photographe Garnier l'avait magnétisé sans résultat et pour mal d'oreille.

« Il se peut, répondit Hugo, que Garnier, bon photographe, soit un mauvais magnétiseur ; mais vous avez tort de nier l'efficacité du magnétisme. Ce n'est pas une blague. C'est un fait, un fait acquis à la science et scientifiquement étudié. Mon fils François, étant enfant, avait des insomnies. On avait employé inutilement tous les moyens pour le faire dormir, et l'état du malade devenait si grave qu'un jour on le crut perdu. J'essayai des passes magnétiques. Il dormit quinze heures sans se réveiller. Ce sommeil fut si réparateur et si bienfaisant, que le médecin émerveillé n'eut plus qu'à constater la guérison sans y rien comprendre. Et l'enfant me disait : « O père ! continue ! encore ! encore ! ça me fait tant de bien !... » Voici une expérience que j'ai faite plusieurs fois avec un succès complet : on suspend

à un fil qu'on tient à la main une bague au-dessus d'un baquet d'eau. Le poignet est fortement appuyé sur une table, pour que la main ne remue pas. On ordonne à la bague de tourner dans un sens d'abord, puis dans l'autre, de frapper les parois du baquet, et on dirige de toute son énergie sa volonté en ce sens : la bague exécute tous les mouvements. Les tables tournantes sont une réalité. De quel droit la science nie-t-elle *a priori* les faits dont l'explication lui échappe ? »

Pour copie conforme.

ROUXEL.

Simple Communication

Nous nous faisons un plaisir d'insérer la communication qui nous a été adressée par une de nos bonnes abonnées. Cette communication a été obtenue par l'intermédiaire de l'un de nos meilleurs médiums : M^{me} Bardélia sur la demande de notre correspondante qui avait exprimé le vœu d'entrer en communication avec son père décédé depuis quelque temps.

Ma chère Enfant,

N'aie aucun scrupule, le spiritisme c'est-à-dire la croyance toute pure et toute simple en l'immortalité, est la plus belle des manifestations de l'évolution d'une âme.

Dans l'espace infini où nous gravitons tous, il n'y a plus ni cultes, ni dogmes, mais une seule adoration qui monte incessante et splendide vers la divinité qui remplit l'au-delà.

Tu demandes ce que tu dois faire pour progresser. La réponse est simple : Sois bonne, foncièrement bonne, pardonne de plus en plus et efforce-toi de faire du bien dans la mesure de tes moyens à ceux qui t'entourent.

Courage, ma fille, je te protège.

Ton père,

F. JOSEPH

« Du Gaulois »

A propos des sentiments religieux de Victor Hugo, on nous communique une lettre inédite, qu'il envoya jadis à Alexandre Weill, et que M. Maurice Bloch, agrégé des Lettres, vient de retrouver. Cette lettre — extrêmement curieuse — nous paraît intéressante pour la psychologie du grand poète de la *Légende des Siècles*.

« Hauteville-House, 6 mars 1857, à Alexandre Weill »

« Vous me gardez, monsieur, un peu de souvenir, et j'en suis touché. Je

vous remercie de me faire lire les choses toujours substantielles et fortes qui sortent de votre esprit. Nous sommes à la fois, vous et moi, en désaccord profond et en accord mystérieux; il y a, en dehors de la terre et de l'homme, des horizons où nos esprits pénètrent et se rencontrent. Je suis, comme vous, de ceux qui, croyant en Dieu, se considèrent comme œuvre créée uniquement pour glorifier le créateur. La solitude sévère où je vis et où je sens que je mourrai, n'admet pas d'autres pensées. Je suis composé d'un hélas et d'un hosannah. Hélas ! quand je regarde la terre, Hosannah ! quand je songe au delà de l'homme, et que je sens, dans mon cerveau, à travers mon crâne, la splendide pénétration du ciel. »

En Dieu donc, c'est-à-dire en fraternité

Je vous serre la main.

VICTOR HUGO.

• Le grand poète et penseur se trompait heureusement.

ÉTUDE SUR LE SPIRITISME ⁽¹⁾

PAR A. MARION, *Président de la Cour d'Appel d'Alger.*

(ŒUVRE POSTHUME) (suite.)

§ 4.

DES DEVOIRS DE L'HOMME. — QUELLES DOIVENT ÊTRE SES TENDANCES
EN MATIÈRE DE RELIGION.

Le pharisien Hillel, illustre chef d'école du temps d'Hérode, fut un jour accosté par un païen, « qui vint lui déclarer qu'il était prêt à embrasser le judaïsme, s'il pouvait lui faire connaître en peu de mots le résumé de toute la loi de Moïse. Ce que tu n'aimes pas pour toi, dit Hillel, ne le fais pas à ton prochain; c'est là toute la loi, le reste n'en est que le commentaire. » (*Univers pittoresque*, ver. 69, Palestine).

Je serai presque aussi laconique pour retracer les devoirs que nous impose le spiritisme. Je les prends dans les saints Évangiles.

On lit dans celui selon Saint-Mathieu, chapitre 22, ver. 25 à 40, ce qui suit: « Et l'un d'eux, qui était « docteur de la loi, vint lui faire cette question pour le tenter: Maître, quel est le grand commandement de la loi? — Jésus lui répondit: Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'est là le plus grand et le premier commandement. — Et voici le second qui est semblable à

(1) Voir les numéros de la *Revue* de janvier, février, mai, juin et juillet.

« celui-là: Vous aimerez votre prochain comme vous-même. — Toute la loi
« et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements... »

Dans une autre occasion, lors de la dernière cène, Jésus fit encore entendre ces paroles: « Je vous fais un commandement nouveau, qui est que
« vous vous aimiez les uns les autres, et que vous vous entr'aimiez comme
« je vous ai aimés... » Saint-Jean, chapitre 13, page 34.

Voilà donc toute notre conduite tracée. Nous devons aimer Dieu, nous devons aimer notre prochain. Par conséquent tous nos actes doivent tendre à aider et secourir nos frères; et cela non pas seulement en laissant tomber de temps en temps quelques pièces de monnaie dans la main des malheureux qui ont besoin; mais par tous les moyens possibles et au profit de tous dans quelque condition que puisse se trouver la personne qui fait momentanément appel à notre assistance.

En un mot, la base de notre conduite doit être la charité, qui est la source de toutes les vertus. Et quand je dis la charité, je veux parler de cette charité dans le sens le plus étendu, de cette charité enfin telle que l'a enseignée Saint-Paul.

Voici du reste comment cet apôtre s'exprime à cet égard dans sa première épître aux Corinthiens, chapitre 13, pages 1, 2, 3.

« Quand je parlerais toutes les langues des hommes et le langage des
« anges même, *si je n'ai point la charité*, je ne suis que comme un airain
« sonnante, ou une cymbale retentissante.

« Et quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères, et que j'aurais une parfaite science de toutes choses; *quand j'aurais
« encore toute la foi possible, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai
« point la charité, je ne suis rien.*

« *Et quand j'aurais distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, et
« que j'aurais livré mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité,
« tout cela ne me sert de rien... »*

Plus bas, page 13, Saint-Paul ajoute:

« Maintenant ces trois vertus: La foi, l'espérance et la charité demeurent;
« mais entre elles la plus excellente est la charité... »

Tel est l'esprit, le fond du Spiritisme.

Cela est tellement vrai, que nos prescriptions sur ce point sont des plus impérieuses. Ainsi, d'après nous, ce n'est pas assez pour l'homme de faire le bien en général, il est encore comptable de tout celui qu'il aurait pu faire en outre et qu'il n'a pas fait. Il est encore responsable de tout le mal que son intervention aurait pu empêcher, si c'est sciemment qu'il l'a laissé s'accomplir.

Comme on le voit, notre doctrine n'est pas aussi commode que l'on veut bien le dire.

Le Spiritisme nous apprend encore que tout dans notre existence se lie et s'enchaîne. Par suite les événements heureux ou malheureux qui marquent le cours de notre vie, doivent être considérés par nous ou comme la récompense d'une bonne action, ou comme la punition d'une faute antérieure, ou bien comme autant d'épreuves, auxquelles nous sommes soumis pour nous aider à progresser. Car, c'est là un point constant, c'est vers le progrès que nous devons diriger toutes nos pensées, tous nos efforts. On en comprendra mieux tout à l'heure la nécessité.

A ce propos, on ne saurait trop le lui dire, l'homme a deux sortes d'épreuves à redouter. Les plus dangereuses sont peut-être celles par lesquelles la fortune semble lui sourire. L'homme heureux n'est en effet que trop disposé à se laisser aller à l'exaltation, à la folie même dont les biens de ce monde semblent être la source. Dans cet éniement il oublie Dieu, parce que, ne sachant plus se rendre compte de la prospérité qui lui est advenue, il est presque toujours porté à croire que c'est à lui seul qu'il la doit ; et alors il ne songe pas que de cette fortune il n'est pas le maître, et que, si elle lui a été donnée, ce n'est pas pour lui seul, mais pour en faire en outre, tout au moins dans une juste mesure, profiter ses frères.

Aussi semble-t-il que c'est lorsque le malheur nous frappe que nous devons bénir la main de Dieu. C'est effectivement de la souffrance que naissent les idées de raison, de justice ; c'est par la douleur que l'âme se fortifie et s'épure, qu'elle se détache et qu'elle aspire à des biens inconnus qu'elle cherche sans cesse.

« Les épreuves et les contrariétés auxquelles nous sommes soumis, dit Saint-Martin, deviennent des croix pour nous, quand nous restons au-dessous d'elles ; elles deviennent *des échelons et des moyens d'ascension*, quand nous nous tenons au-dessus ; et la sagesse qui nous y expose, n'a pas d'autres intentions que de nous élever et nous guérir, au lieu de ces idées cruelles, vengeresses et malfaisantes que le vulgaire lui prête généralement. »

Sachons donc supporter avec courage et résignation les chagrins que Dieu nous envoie. Ayons dans ce moment-là toujours présentes à notre esprit ces admirables paroles de Jésus : « heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ; heureux ceux qui souffrent la persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient. » Et tenons-nous surtout en garde contre les satisfactions de la matière ; car elles (v. p. 8) éloignent souvent ce qui peut aider à l'avancement de l'esprit.

Voilà notre doctrine ; voilà la règle de conduite, les obligations, les devoirs qu'elle nous impose. Que doit-on en conclure ? C'est que le spiritisme est, quoi qu'on dise, l'affirmation et non la négation de la religion.

Ici se présente une question, sur laquelle, quelque délicate qu'elle puisse être, je dois nécessairement dire quelques mots.

Quelle est la religion que le spiritisme peut admettre? Peut-il nous faire revenir à la religion naturelle? Il faut reconnaître qu'au premier abord cela paraît être sa tendance. Et il y serait autorisé par les paroles mêmes du Christ, que j'ai rapportées ci-dessus. Mais d'un autre côté est-il possible de ramener toute la religion à cette simplicité naïve de Jésus? En le faisant ne serait-ce pas arriver indirectement à la suppression de toute religion, telles du moins que tous les peuples les entendent ou les pratiquent?

Pour répondre à cette question, je suis naturellement amené à examiner celle de savoir si, en définitive, une religion est nécessaire. Il a été dit et beaucoup écrit sur ce sujet. Un des auteurs, qui se sont le plus fermement prononcés pour la négative est M. Dupuis dans son *Traité de l'origine de tous les cultes*. Mais, tout en le faisant, il ne s'est pas dissimulé toute la difficulté de cette entreprise.

« Je sens, dit-il, que la seule proposition d'examiner s'il faut ou non une religion, va révolter beaucoup d'esprits, et que les religions ont jeté sur la terre des racines trop étendues et trop profondes pour qu'il n'y ait pas une espèce de folie à prétendre aujourd'hui arracher l'arbre anti-que des superstitions à l'ombre duquel presque tous les hommes croient avoir besoin de se reposer. Aussi mon dessein n'est-il pas de le tenter... »

Et cependant cet auteur se livre immédiatement à de nombreux raisonnements et à divers rapprochements historiques, pour justifier son opinion.

Je ne le suivrai pas dans les divers développements, qu'il a donnés à sa pensée. Je me bornerai à reproduire deux passages, qui résument tout son système.

« Il n'est pour l'homme, dit-il, qu'un seul culte qui puisse lui convenir et plaire à la divinité. C'est celui qu'on rend à Dieu par la bienfaisance et en cultivant les vertus; et ce culte n'a pas besoin d'intermédiaire entre l'Être suprême et l'homme. Chacun doit être ici son propre prêtre, et porter dans son cœur l'autel sur lequel à chaque instant il sacrifie au Grand-Être, qui, contient tous les autres dans son immensité... »

Plus loin Dupuis ajoute : « C'est dans le cœur même de l'homme que la nature a gravé le tableau de ses devoirs. Qu'il descende dans ce sanctuaire; qu'il y écoute en silence la voix de la Divinité : c'est là qu'elle rend ses oracles. Son plus bel autel est le cœur de l'homme de bien... »

Voilà sans doute une belle théorie; mais quels sont ceux qui, livrés à eux-mêmes, sauront en faire une sage application? je veux admettre, si l'on veut, qu'un petit nombre le pourra, et encore parce que ceux qui le composent sont déjà arrivés; mais pour la généralité, pour ceux surtout qui commencent et ce sont les plus intéressants, cela ne sera certainement pas

possible. Quel sera en effet pour eux le point de départ, le point d'arrêt ? Sans autre guide qu'eux-mêmes, n'est-il pas à craindre, que dis-je ? n'est-il pas certain même qu'ils ne pourront que s'égarer ? Que faire alors d'un pareil système si, réduit à lui seul, il est évidemment incapable de diriger les hommes dans l'accomplissement de leurs devoirs et leur faire atteindre le but vers lequel ils doivent tendre ?

Ce qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que les religions ont un triple objet : Dieu, l'homme, la société ; Dieu, à qui l'on rend hommage ; l'homme qui y puise des consolations ; la société qui a nécessairement besoin de ce lien. Ce n'est donc pas par de simples théories, quelque séduisantes qu'elles puissent être, que les religions peuvent être remplacées. Aussi le spiritisme, sainement entendu, ne saurait être un obstacle à leur existence, à leur maintien. C'est au reste d'autant moins notre pensée qu'à proprement parler, il faut bien en convenir, nous n'avons rien à mettre à leur place.

Nous ne pouvons en effet offrir à nos adeptes que des réunions graves, sérieuses sans doute et quelques conférences ; mais l'enfant pourra-t-il y trouver les instructions à la portée de son âge qui lui sont nécessaires ? D'un autre côté, ce quasi-culte platonique pourra-t-il exercer sur les passions des hommes une assez grande influence ? Je ne saurais le croire.

Aussi, bien que les principes abstraits du spiritisme puissent être de nature à procurer au fond et à la rigueur le même résultat, je veux, concourant avec lui, une religion avec son culte, c'est-à-dire, avec tous les accessoires propres à lui donner une véritable force, une réelle importance. « L'homme, a dit M. Eugène Pelletan, dans son livre : *Les heures de travail* est un être religieux et même religieux par essence... » Il est donc de notre devoir, en présence des doctrines subversives au moyen desquelles on a de tout temps cherché à l'égarer, de le soutenir et de le fortifier dans sa foi. Et nous devons d'autant plus le faire que, comme le dit M. Tissot dans ses *méditations morales*, « rien n'est plus propre à former l'homme sur la terre, à le compléter, à le diriger sûrement dans les voies de la perfection, que les saines idées religieuses... » Il faut donc lui donner tous les moyens, toutes les facilités possibles pour les acquérir.

A cet effet je veux des temples où la parole de Dieu puisse être enseignée et où puisse être réuni ce peuple immense de tout rang, de toute condition, venant s'incliner devant le souverain Maître du monde ; cette foule, dont on est porté à partager les émotions, et aux prières de laquelle on est heureux de s'associer.

Je veux également des prêtres, parce que, à mes yeux, ce sont des hommes dévoués, remarquables par les diverses qualités dont ils sont doués, et qui, comme ministres de Dieu, sont appelés, abstraction faite de toute con-

troverse, à rendre aux hommes les plus grands services depuis leur naissance jusqu'à leur mort.

Sans doute, à notre point de vue, leur mission devrait, sur certaines parties du dogme, reposer sur d'autres bases; et il viendra un jour où il en sera ainsi. C'est là l'affaire du temps et par suite de l'avenir. Mais, en attendant, nous ne devons pas méconnaître le caractère sacré dont ils sont revêtus, caractère qui commande le respect et la vénération de tous. C'est en honorant ses ministres que l'on honore la religion elle-même; et c'est là ce que nous devons avoir toujours en vue.

Ce langage, j'en suis certain, étonnera bien des gens: cela doit être. Effectivement, grâce aux calomnies qui sont déversées contre nous chaque jour, on nous prête des sentiments tout opposés. Eh! bien, je m'empresse de protester contre une pareille opinion et de proclamer ce qui est pour moi une vérité, c'est que, loin d'être hostile à la religion, tout spirite est profondément religieux, qu'il l'est même plus que tout autre parce que, eu égard à ses études spéciales, il a pu se faire une idée plus vraie du Dieu, qui préside à nos destinées.

Sans doute nous voulons affranchir nos croyances des entraves dont on les a étreintes jusqu'à ce jour; mais loin d'aller en cela à l'encontre du christianisme, nous le secondons dans sa mission de progrès en marchant avec lui. « Le christianisme, dit Ballanche dans sa *Palingénèse sociale*, « est une loi d'affranchissement et d'émancipation. Si l'on veut en faire « autre chose; si l'on veut le rendre incompatible avec toutes les idées « généreuses, on repousse dans les abîmes de l'incrédulité une génération « nouvelle que le doute fatigue, à qui l'incrédulité est en horreur... »

(A suivre).

ALLIANCE SPIRITE UNIVERSELLE

L'Alliance organise, pour octobre prochain, des réunions de prières. M^{me} Noeggerath, notre présidente d'honneur, offre son appartement pour ces réunions. Mais il est nécessaire d'élargir l'idée et d'avoir d'autres locaux.

Nous pouvons, par la prière collective unifiée, obtenir des phénomènes comparables à ceux de l'hypnotisme, relever, reconforter, exalter dans, pour et vers le bien, des âmes enlées dans le mal ou dans l'indifférence.

La prière, que raillent les athées et les sceptiques, est aujourd'hui un acte rigoureusement scientifique, de par les lois de la suggestion et de l'auto-suggestion. Oui, la prière est une science, et, comme toute science, elle s'apprend.

Nous invitons, *non seulement les spirites*, mais tous les hommes et toutes les femmes à se joindre à nous, à la condition qu'ils appartiennent à la catégorie de ceux qui *souffrent* et qui *cherchent*.

Une réunion plénière aura lieu à une date qui sera fixée ultérieurement; et c'est dans cette réunion qu'on établira des listes de vingt personnes, au plus, et qu'on décidera des jours, des heures, et des locaux où se réuniront les groupes.

À la veille des catastrophes quasi-universelles, pressenties par tous ceux qui voient et qui pensent, il importe de former le plus grand nombre possible de foyers d'appel des bons Esprits, des bons fluides, des bonnes forces.

Il importe de grouper et de préparer ceux qui, survivant aux désastres de demain, seront les consolateurs, les organisateurs, les *fraternistes* d'après-demain.

Nulle part l'indifférence n'est plus grande, l'apathie, l'inertie plus complètes que dans notre pays.

Les matérialistes ont semé le découragement, le dégoût, ont chassé toute Foi, les socialistes ont semé la haine et préparé la révolution des *ventres*.

Nous préparons, nous autres, l'évolution des *cœurs*.

Ceux d'en bas veulent trop monter; ceux d'en haut ne veulent pas assez descendre. L'erreur est double; le malentendu profond; l'accord impossible actuellement.

Le christianisme, c'est-à-dire la PURE DOCTRINE du Christ, l'amour de tous pour tous, régnera après la tourmente; et l'Egoïsme Divin, qui jouit de DONNER, remplacera l'égoïsme humain, qui jouit de recevoir.

ALBIN VALABRÈGUE

LA PHILOSOPHIE DANS L'ANTIQUITÉ

La Philosophie Grecque (1)

(Suite)

CHAPITRE III

L'école d'Elée (Xénophane, né à Colophon, 620 avant J.-C.); fondateur de l'école; Parménide, organisateur, et Zénon d'Elée dialecticien; on peut y rattacher aussi Empédocle (2), semble se placer aux antipodes de l'école

(1) Voir le numéro de juillet.

(2) Empédocle (470 avant J. C.) est rattaché tantôt à l'école italique, tantôt à l'école d'Elée. De fait, il s'est inspiré de l'une et de l'autre en y ajoutant une idée personnelle.

d'Ionie, avec avec les Eléates, l'idée de la raison, l'idée de l'ordre, l'idée de l'unité surtout, non seulement se dégagent de l'idée de la multiplicité des choses sensibles, mais sont exagérées jusqu'à détruire ou absorber cette dernière. Pour eux, les sens, dont l'objet est essentiellement variable, ne nous donnent que des apparences trompeuses; la raison seule est digne de créance, et voici ce qu'elle nous dit: L'être est, et il n'a pu commencer, car l'être ne peut sortir du non-être: l'être est donc éternel. Il n'y a ni commencement ni fin; car si l'être est, le non-être ne peut ni détruire ni limiter l'être: l'être est donc aussi infini. Par suite, rien ne lui manque: si quelque chose lui manquait tout lui manquerait: ainsi il est tout puissant. Il est donc un, et il est indivisible et immuable.

Voilà donc l'idée de Dieu affirmée plus fortement et plus clairement que jamais, et avec une admirable logique. L'excès et l'erreur de cette belle doctrine, c'est de croire que le monde ne saurait être qu'une vaine apparence, les conditions de l'être étant telles.

Cependant tous les philosophes de l'école ne contribuèrent pas dans la même mesure au développement de cette philosophie.

Xénophane combattit avec une grande vivacité et beaucoup d'élévation le polythéisme hellénique. « Homère et Hésiode, disait-il, attribuent aux dieux tout ce qui, chez les hommes, est objet de mépris; ils racontent des dieux mille méfaits, comme le vol, l'adultère, le mensonge. »

Le dieu qu'il opposait à ces divinités, voici comment il le définissait: « Il ne ressemble aux mortels ni en corps ni en esprit; il est tout entier science, pensée, connaissance. Toujours il demeure dans le même état sans changer en rien, et il est évident qu'il ne va pas d'un lieu à un autre. »

Parménide insista tout particulièrement sur la distinction de la raison et des sens, de la vérité et de l'opinion. Il accentua le caractère panthéistique idéaliste de cette école. « Il est, écrivait-il, un être incréé, impérissable, universel, unique, immuable, éternel. Il ne fut pas, il ne sera pas, puisqu'il est maintenant à la fois tout un et continu (1). »

Quant à Zénon d'Élée, il consacra toutes les ressources de la dialectique la plus subtile à combattre les explications purement physiques des Ioniens.

il croit que tout sort d'une unité première; mais cette unité, elle n'est pas pour lui intelligence, elle est amour; le monde tel qu'il est, est le résultat de la lutte de l'amour et de la discorde, le premier étant principe du bien, le second principe du mal. « Jamais, disait-il, ces deux principes ne seront réduits à néant par le temps. » Et il supposait que d'éléments éternellement existants (comme les avaient déjà supposés les Ioniens), ces deux principes faisaient sortir tous les êtres, mortels ou immortels. Ainsi « les éléments sont les mêmes et luttent les uns contre les autres; ils deviennent autres, en restant toujours semblables. » Empédocle croyait à la métempsychose.

(1) A rapprocher de la célèbre définition donnée par Fabre d'Olivet, *La Langue hébraïque restituée*.

Par quatre arguments demeurés célèbres, il s'efforça de leur prouver que le mouvement était inexplicable et impossible : le fond commun de cette argumentation, c'était que si les éléments matériels et les parties de l'espace et du temps sont en nombre infini, jamais un mobile ne peut arriver à franchir un espace quelconque.

Ces arguments captieux contribuèrent à développer chez les Grecs l'esprit sophistique.

De cette doctrine, voici ce que conserva la philosophie. Pour qu'il existe quelque chose, il faut sans doute qu'il existe de toute éternité un être identique à celui que définissent les Eléates, et rien ne peut exister que par cet être.

D'autres écoles grecques essayeront et parviendront à montrer que des êtres finis et multiples peuvent en effet exister par lui; une analyse plus profonde de la connaissance montrera de plus que tout n'est pas variable et changeant dans le spectacle du monde; elle y trouvera un élément stable et universel qui fera désormais de l'univers un objet intelligible, et lui permettra de le rattacher à l'être essentiellement rationnel ou divin comme à son principe et à sa cause. Par là cessera cette espèce d'antinomie à la fois psychologique et métaphysique entre les sens et la raison, entre le monde et Dieu.

CHAPITRE IV

Aristote appelle les philosophes pythagoriciens mathématiciens. Les principaux représentants de cette école sont : Pythagore de Samos, 584-504 avant Jésus-Christ, Archytas de Tarente, Philolaüs, etc. Leur école forma quelque temps à Tarente une espèce de congrégation philosophique, mystique et politique. Ces philosophes mystiques furent en effet de grands savants, puisque seuls dans l'antiquité (du moins chez les Grecs) supposant que la terre tournait autour d'un foyer lumineux central (le soleil) ils présentèrent le vrai système du monde (1).

Les Pythagoriciens semblent tenir une sorte de milieu entre les Ioniens

(1) S'il faut en croire Diogène Laërce et Cicéron, les philosophes pythagoriciens s'élevaient à une haute conception de la nature des astres, de leurs rapports et de leurs mouvements. Ils admettaient non seulement la rotation de la terre autour de son axe et sa révolution autour du soleil, mais encore ils croyaient aux mouvements des planètes autour de cet astre; ils considéraient les étoiles comme des soleils éloignés, la voie lactée comme un amas d'étoiles très lointaines; ils enseignaient en outre que le mouvement des corps célestes est dû à une force de projection combinée avec une force de pesanteur, cette dernière agissant en raison inverse du carré de la distance.

Comme on le voit, les Pythagoriciens n'étaient pas seulement de profonds philosophes; ils étaient aussi mathématiciens et géographes avancés, suivant l'appellation, aujourd'hui vérifiée, du grand Stagyrte.

et les Éléates : ils reconnaissent l'existence de la nature ; mais ils cherchent en dehors d'elle la raison de l'ordre qui règne, et cette raison doit être, pour eux, l'unité. Mais comment l'entendent-ils ?

Leur science leur avait fait remarquer que l'ordre qui préside aux différentes espèces de phénomènes pouvait souvent se réduire à des formules mathématiques, à des nombres. Le nombre leur parut donc être non seulement l'expression et le signe, mais la cause et le principe des choses. Ils prétendirent même que les nombres étaient les choses mêmes et en constituaient l'essence, ce qui fit dire à Aristote : « Ils forment de nombres le ciel entier. » Telle combinaison de nombres représentait pour eux la justice ; ils définissaient l'âme « un nombre qui se meut ».

Mais le nombre suppose la pluralité et l'unité, et ce mélange d'unité et de pluralité se trouve en effet dans le monde entier ; les Pythagoriciens l'y retrouvent partout sous des noms divers (1). La génération des choses ne peut s'expliquer pour eux que par deux principes opposés, et ces principes sont les suivants : l'unité et la pluralité — le déterminé et l'indéterminé — le pair et l'impair — le droit et le gauche — le mâle et la femelle — le repos et le mouvement — le rectiligne et le courbe — la lumière et les ténèbres — le bien et le mal — le carré et la figure irrégulière, etc.

Ces diverses oppositions ne sont au fond que les noms divers de l'opposition fondamentale qui existe entre l'indéterminé, c'est-à-dire la matière sensible toujours en mouvement, la seule chose que vit Héraclite, et d'autre

(1) Fabre d'Olivet, qui fut un philosophe instruit dans les sciences mathématiques et qui approfondit la philosophie de Pythagore, a dit : « L'Univers, considéré comme un grand Tout animé, composé d'intelligence, d'âme et de corps était appelé Pan ou Phanès. L'homme ou le microcosme était composé de même, mais d'une manière inverse, de corps, d'âme et d'intelligence ; et chacune de ces trois parties était à son tour envisagée sous trois modifications, en sorte que le ternaire (ou 3) régnant dans le tout, régnait également dans la moindre de ses subdivisions. Chaque ternaire (ou 3) depuis celui qui embrassait l'immensité jusqu'à celui qui constituait le plus faible individu, était, selon Pythagore, compris dans une unité absolue ou relative et formait ainsi le quaternaire (ou 4) ou la tétrade sacrée des pythagoriciens. Ce quaternaire (ou 4) était universel ou particulier. » (Fabre d'Olivet).

Le même auteur dit encore, au sujet des nombres : « Platon qui voyait dans la musique d'autres choses que les musiciens de nos jours, voyait aussi dans les nombres un sens que nos algébristes n'y voient plus. Il avait appris à y voir ce sens d'après Pythagore (c'est nous qui soulignons) qui l'avait reçu des Égyptiens. Or les Égyptiens ne s'accordaient pas seuls à donner aux nombres une signification mystérieuse. » (Fabre d'Olivet).

Un autre auteur, l'abbé Barthélemy, a également compris ce système harmonique : « L'essence divine étant inaccessible aux sens, employons pour la caractériser, non le langage des sens, mais celui de l'esprit : donnons à l'intelligence ou au principe actif de l'univers le nom de monade (1) ou unité, parce qu'il est toujours le même ; à la matière ou au principe passif, celui de dyade (2) ou de multiplicité, parce qu'il est sujet à toutes sortes de changements ; au monde enfin, celui de triade (3), parce qu'il est le résultat de l'intelligence et de la matière. » (Abbé Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis*).

part le principe de détermination, c'est-à-dire de distinction, d'ordre et de fixité qui nous explique l'harmonie du monde.

Donc, pour les Pythagoriciens, le déterminé, l'unité, le bien, etc., c'est tout un ; l'indéterminé, la pluralité, le mal, etc., sont aussi des expressions synonymes.

On le voit, pour les Ioniens le $\tau\omicron\ \alpha\pi\iota\sigma\tau\omicron\nu$ existe seul ; pour les Éléates, il n'existe pas, c'est l'être-un ($\tau\omicron\ \epsilon\nu$) qui seul est réel. Pour l'école italique, le $\tau\omicron\ \alpha\pi\iota\sigma\tau\omicron\nu$ est la matière du monde, au sein de laquelle l'unité vient apporter la détermination, la lumière, le bien.

Cette unité principe de tout ($\epsilon\nu\ \alpha\rho\chi\eta\ \pi\acute{\alpha}\nu\tau\omicron\nu$, dit Philolaüs) c'est Dieu (1).

Leur psychologie et leur morale s'inspiraient de leur métaphysique.

« L'âme est un nombre qui se meut » c'est-à-dire qui organise le corps et

(1) Pythagore désignait Dieu, par 1, et la matière par 2 ; il exprimait l'Univers par le nombre 12 qui résulte de la réunion des deux autres, ce monde se formait par la multiplication de 3 (le ternaire) par 4 (le quaternaire), c'est-à-dire que ce philosophe concevait le Monde universel comme composé de trois mondes particuliers, qui, s'enchaînant l'un à l'autre au moyen de quatre modifications élémentaires, se développaient en douze sphères concentriques.

L'Être ineffable qui remplissait ces douze sphères, sans être saisi par aucune, était Dieu. Pythagore lui donnait pour âme la vérité et pour corps la lumière.

Les Intelligences qui peuplaient les trois mondes étaient : premièrement les Dieux immortels proprement dits ; secondement les Héros glorifiés ; troisièmement les Démonstres.

Les Dieux immortels, émanations directes de l'Être incréé et manifestations de ses facultés infinies, étaient ainsi nommés parce qu'ils ne pouvaient jamais tomber dans l'oubli de leur Père, errer dans les ténèbres de l'ignorance et de l'impiété ; au lieu que les âmes des hommes qui produisaient, selon leur degré de pureté, les héros glorifiés et les démons terrestres, pouvaient quelquefois mourir à la vie divine par leur éloignement volontaire de Dieu ; car la mort de l'essence intellectuelle n'était, selon Pythagore, imité en cela par Platon, que l'ignorance et l'impiété. — D'après le système des émanations, on concevait l'unité absolue en Dieu, comme l'âme spirituelle de l'Univers, le principe de l'existence, la lumière des lumières ; on croyait que cette unité créatrice, inaccessible à l'entendement même, produisait par émanation une diffusion de lumière qui, procédant du centre à la circonférence, allait en perdant insensiblement de son éclat et de sa pureté, à mesure qu'elle s'éloignait de la source jusqu'aux confins des ténèbres dans lesquelles elle finissait par se confondre ; en sorte que ses rayons divergents devenaient de moins en moins spirituels, et d'ailleurs repoussés par les ténèbres, se condensaient en se mêlant avec elles, et, prenant une forme matérielle, formaient toutes les espèces d'êtres que le Monde renferme. Ainsi, l'on admettait entre l'Être Suprême et l'homme une chaîne incalculable d'êtres intermédiaires dont les perfections décroissaient en proportion de leur éloignement du Principe créateur.

Tous les philosophes et tous les sectaires qui admirent cette hiérarchie spirituelle envisagèrent, sous des rapports qui leur étaient propres, les êtres différents dont elle était composée. Les mages de la Perse, qui y voyaient des génies plus ou moins parfaits, leur donnaient des noms relatifs à leurs perfections et se servaient ensuite de ces noms mêmes pour les évoquer : de là vint la magie des Persans que les Juifs ayant reçue par tradition durant leur captivité à Babylone, appelèrent Kabbale. Cette magie se mêla à l'astrologie parmi des Chaldéens qui considéraient les astres comme des êtres animés appartenant à la chaîne universelle des émanations divines ; elle se lia en Egypte aux

qui en organise successivement plusieurs. L'intelligence se divise en deux facultés : l'une qui a pour objet la pluralité, les corps ; l'autre, la raison, qui contemple l'unité ; la première périssable, la seconde immortelle. Le but de la vie humaine est de se rapprocher de Dieu ou de l'unité, en faisant prédominer l'unité de la raison, sur la multiplicité grossière et ténébreuse des appétits corporels. C'est à cette conception que l'illustre philosophe-mathématicien rattachait son dogme oriental de la métempsychose.

Il pensait que les âmes trop étroitement attachées à la matière avaient besoin de passer par des transformations successives pour s'affranchir de plus en plus. Tandis que les âmes qui se sont avilies par la prédominance des appétits corporels descendent dans des corps de plus en plus grossiers, les âmes éclairées, vertueuses, montent dans des corps de plus en plus purs, jusqu'à ce qu'elles s'absorbent dans l'unité (1). De là vient la vie d'anachorète que les Pythagoriciens menaient dans leur institut. Enfin, ils se flat- taient d'appliquer ces mêmes idées en politique ; pour eux, la foule du peuple devait être gouvernée par ceux qui possédaient le mieux la raison ; aussi formèrent-ils une sorte d'oligarchie aristocratique qui fut renversée et dispersée à la suite d'une révolte populaire.

CHAPITRE V

Tous les systèmes que nous venons d'expliquer vinrent successivement converger vers la Grèce et principalement vers Athènes. Comme il arrive toujours en semblable circonstance, on fut frappé des différences que pré- sentaient ces doctrines, et beaucoup d'esprits inclinèrent à croire que si

mystères de la Nature et se renferma dans les sanctuaires, où les prêtres l'ensei- gnaient sous l'écorce des symboles et des hiéroglyphes. Pythagore, en concevant cette hiérarchie spirituelle comme une progression géométrique ($\therefore a : b : c : d \dots$) envisagea les êtres qui la composent sous des rapports harmoniques et fonda par analogie les lois de l'Univers sur celles de la musique. Il appela harmonie le mouvement des sphères célestes et se servit des nombres pour exprimer les facultés des êtres différents, leurs relations et leurs influences. Hiérocès fait mention d'un livre sacré attribué à ce philosophe, dans lequel il appelait la Divinité le « nombre des nombres » (*Aurea carmina*, t. 48). — Platon qui considéra, quelques siècles après, ces mêmes êtres comme des idées et des types, cherchait à pénétrer leur nature, à se les soumettre par la dialectique et la force de la pensée. Synésius, qui réunissait la doctrine de Pythagore à celle de Platon, appelait tantôt Dieu le Nombre des Nombres et tantôt l'idée des Idées. Les gnostiques donnaient aux êtres intermédiaires le nom d'Eons, ce nom, qui signifie en égyptien un Principe de Volonté, se développant par une faculté plastique, inhérente, s'est appliqué en grec à une durée infinie.

(1) C'est aussi la doctrine bouddhiste. L'âme des êtres vivants subit les mêmes lois que les mondes ; elle évolue pendant tout le Youga de l'animal à l'homme et de l'homme au Dieu, avec des alternatives d'élévation et de chute, résultat des vertus et des vices. À moins qu'elle ne parvienne à détruire en elle les vices, ce qui est l'état de Nirvâna. Les Bouddhas possèdent seuls la béatitude parfaite du Nirvâna.

chacune d'elles pouvait être éloquemment soutenue et gagner des prosélytes, c'est que chacune était également vraisemblable; mais alors, aucune n'avait pour elle ce qu'on appelle l'absolue vérité. De là une certaine tendance au scepticisme, que favorisèrent du reste le relâchement des mœurs, l'impuissance de la religion nationale, les excès de la démagogie et, ce qui en était une conséquence, l'abus journalier de la rhétorique.

C'est dans ce milieu trop bien préparé que se développèrent les sophistes. Ils furent les premiers grecs qui, au lieu de philosopher pour eux-mêmes et de méditer pour leur propre compte, prétendirent fonder l'enseignement rationnel de la philosophie.

Ils discréditèrent bien vite cette belle mission en voulant traiter absolument de tout, même de ce qu'ils ignoraient, plaidant à volonté le pour et le contre, remplaçant systématiquement la science, la morale et la justice par la subtilité des raisonnements et par l'éclat de la parole (1).

Les plus célèbres sophistes furent Protagoras, né à Abdère en 489, mort en 420, et Gorgias né à Léontium, en Sicile en 487, mort en 380. — Protagoras prend comme point de départ la doctrine des Ioniens : il n'y a, dit-il, rien d'absolu. « L'homme est la mesure de toutes choses. » Et cette pensée était ainsi commentée : Toute opinion est vraie pour celui qui la soutient, au moment où il la soutient. Tout est vrai et tout est faux, selon la sensation du moment. « Rien n'est jamais, tout devient sans cesse. » Et encore : « Tout ce que les choses me paraissent, elles le sont pour moi ; tout ce qu'elles te paraissent, elles le sont pour toi. » On peut donc soutenir indifféremment ce que l'on veut : le seul guide à suivre en matières d'opinions et de discours est le profit sensible qu'on doit retirer de ses paroles. « Celui-là est sage qui fait que ce qui est mauvais et est bon se transforme de manière à paraître et à devenir bon. »

Gorgias est plutôt un disciple des Éléates, et la nature de son scepticisme en porte bien la trace. Dialecticien très subtil, il s'efforçait de prouver les trois thèses suivantes, fond de son enseignement : 1° l'être n'est pas ; 2° s'il était, il ne pourrait pas être pensé ; 3° et s'il pouvait être pensé, il ne pourrait pas être exprimé : « Les choses en effet n'ont pas plus de raison d'être que de n'être pas. »

Il serait injuste de réduire à ces simples formules de scepticisme tous les enseignements des sophistes, et il ne faut pas oublier qu'ils vivaient sous l'empire d'une religion sans autorité, imprudente et parfois immorale qui encourageait les divisions entre les cités et les castes. Or les Sophistes, comme dit Platon, remuaient ce qui, jusqu'alors, avait été immobile. Ils plaçaient la règle du sentiment religieux et celle de la philosophie dans la

(1) Ce qui était vrai hier l'est encore aujourd'hui : l'esprit sophistique est immortel.

conscience humaine, et non pas dans la coutume des anciens et dans l'immuable tradition. Ils enseignent que, pour gouverner un État, il ne suffit pas d'invoquer les vieux usages et les lois consacrées, mais qu'il fallait agir sur des volontés libres. Platon rapporte même ces paroles d'un Sophiste : « Vous tous qui êtes ici, je vous regarde comme des parents entre nous. La nature, à défaut de la loi, vous a faits citoyens ; mais la loi, ce tyran de l'homme, fait violence à la nature en bien des occasions. »

Malheureusement, les Sophistes ne voyaient dans la conscience humaine que la recherche du plaisir individuel et le désir de ne pas être opprimé par un plus fort ni de céder à un plus faible, ce qui eût été une vaine condescendance.

Il fallait encore sonder bien profondément cette conscience et y trouver une base assez large pour asseoir une loi rationnelle, fixe, commandant également à tous les hommes l'amour et la justice. C'est à quoi les philosophes de l'école de Socrate vont travailler.

(A suivre).

A. PORTE DU TRAIT DES AGES

MOI ET L'AUTRE

Sous ce titre, M. J. Claretie publie, dans la nouvelle revue si répandue « *Je sais tout* », un roman attachant et fort curieux, dont l'intrigue est basée sur cette thèse, familière aux magnétiseurs et aux spirites, de la double et même multiple personnalité. Le héros de ce roman, André Fortis, est atteint de l'étrange maladie, qu'on range aujourd'hui parmi les névroses et qui fut signalée et étudiée pour la première fois, il y a déjà près d'un demi-siècle, par le Dr Azam de Bordeaux chez la fameuse Félida. Comme cette dernière, il est sujet à des crises qui le font passer subitement de son état de vie normal à un *état second*, où sa personnalité lui échappe, se transforme et devient un *autre*, n'ayant, sauf l'aspect physique, aucun rapport avec lui. Il vit en un mot deux vies, et l'on imagine aisément les ressources dramatiques que peut et sait tirer de cette situation à double face le fin observateur et délicat écrivain qu'est M. Claretie. On devine qu'il a dû échanger avec son spirituel confrère, Victorien Sardou, plus d'une causerie sur ces questions *troublantes*. L'auteur de « *Spiritisme* » ne laisse pas d'ailleurs d'être lui-même un personnage *troublant* pour la plupart de ses confrères, troublant et suggestif, à ce point que je ne m'étonnerais pas de voir un jour l'Académie française tout entière convertie au spiritisme. Comme nombre ce serait sans doute peu ; mais notre ami M. Albin Valabrègue, qui tient plus à la qualité qu'à la quantité, s'en contenterait — et bien d'autres

aussi. N'est-il pas naturel, après tout, que quarante immortels deviennent quarante immortalistes ?

Mais, revenons à notre sujet, et détachons du roman en question les lignes suivantes :

« Parfaitement, parfaitement (dit le docteur Klipper à André Fortis qui le consultait sur son cas) l'homme est double, il faut bien que nous nous habituions à le reconnaître, oui, oui, il faut l'avouer, quel que soit notre sot orgueil. Avez-vous lu Myers ? Évidemment non. C'est chez lui qu'on peut voir que notre moi est fait de deux moi, le supraliminal qui a la conscience de tout et le subliminal qui est inconscient, vit d'une vie obscure et indépendante... Ces mots un peu barbares ne vous disent rien, mais ils sont passés aujourd'hui dans la langue courante. Il y a deux êtres dans notre être ; ce qui est chez vous maladif, poussé jusqu'au paroxysme, est latent chez ceux que vous coudoyez. Il y a en moi un moi inconscient qui écoute ce que je vous dis et qui me dicte peut-être mes paroles en ce moment même.

« Je n'y suis pour rien », répétait Mozart à ceux qui le complimentaient d'une de ses sonates. C'était le moi inconscient qui avait dicté un chef-d'œuvre à son moi normal, et vous, vous, puisque vous faites appel à moi, vous, vous êtes double et vous vous croyez un exemplaire unique de ce dédoublement de votre moi ? Vous avez une vie seconde, un état second ? Mais un certain Louis Vidé, étudié par Bourru et Burot, avait six existences distinctes, six personnalités différentes. Six ! Cela ne peut pas vous étonner, je pense, vous n'allez pas crier au miracle, vous qui êtes un miracle vivant ! Six existences, six humeurs, six caractères. Une femme étudiée par Morton Princes, miss Beauchamp, en avait trois ; Hélène Smith, sujet étudié par Flournoy, Annel Bourne, dont Hodgson a décrit le cas, avaient des sautes de personnalités distinctes, spontanées comme des sautes de vent. Modifications immédiates. Vous parliez à l'une, — c'était une autre qui vous répondait. Ah ! le conscient et l'inconscient, le supraliminal et le subliminal, Problèmes, mystères ! Schopenhauer parle de certains moments de sa vie où sa volonté était comme endormie, où son esprit était poussé dans une direction prévue d'avance... Vous l'avez bien lu, Schopenhauer ? Les belles dames l'ont mis à la mode sans le comprendre la plupart du temps. Ma personne, dit-il en propres termes, était comme étrangère à l'œuvre. En recevant ses livres il se demandait : Est-ce moi qui ai écrit cela ? — C'était lui, mais on eût dit qu'un autre avait dicté !... »

Dans son livre remarquable à tous points de vue et que nous souhaiterions voir entre les mains de tous nos amis : *l'Évolution animique* (1), M. Gabriel Delanne, au cours de l'intéressant chapitre qu'il consacre à la

(1) On trouve ce volume à la Librairie spirite, 42, rue Saint-Jacques. Prix 3 fr. 50.

mémoire et aux personnalités multiples, cite à ce sujet les travaux de Ribot, Richet, Binet, Carpentier, Ferré, Azam, Bourru et Burot, Pierre Janet, Myers, etc., etc.

Nous empruntons à ce volume les lignes suivantes :

« Pour qu'une sensation soit perçue, autrement dit qu'elle devienne un état de conscience, il faut noter deux conditions indispensables : l'intensité et la durée. ... »

« Pour qu'une sensation devienne consciente il est indispensable que le mouvement périsprital ait une certaine durée, sans quoi la sensation s'enregistre sans que l'âme en ait connaissance. »

« De même que pour l'intensité, nous ferons remarquer qu'un acte d'abord difficile et qui exige un certain temps, devient plus aisé à exécuter une seconde fois, et demande moins de temps ; au bout d'un certain nombre de répétitions il exige un temps si court qu'il n'est plus perçu par le moi, il devient inconscient. »

« Les sensations se gravent donc dans le périsprit et ont une durée certaine ; cependant, il est d'observation constante qu'elles ne restent pas dans le champ de la conscience ; elles disparaissent momentanément pour faire place à d'autres, en un mot elles deviennent inconscientes. Il en est de même pour tout ce que nous avons vu, lu, appris... Chaque spectacle que nous contemplons, chaque livre que nous lisons, laisse en nous une trace ; les idées se lient et s'enchaînent par la loi de l'association qui a lieu aussi bien entre les sensations et les perceptions, qu'entre les idées ; le territoire où se cantonnent ces matériaux sans nombre, est le périsprit. C'est là que toutes ces acquisitions séjournent sans se mélanger les unes aux autres ; elles constituent la bibliothèque de chaque être pensant. C'est ce trésor que l'on a nommé l'inconscient. »

« »

« En somme, le périsprit recteur du corps et gardien des états de conscience, est sans cesse en mouvement. Les uns déterminent le rythme incessant des actions vitales de la vie végétative et organique ; les autres correspondent aux modalités psychiques de l'âme consciente ; d'autres, en bien plus grand nombre, représentent les états passés. Le périsprit est comme un laboratoire où mille travaux se font à la fois, et l'on comprend qu'il faut que l'âme existe pour mettre de l'ordre dans les sensations qui lui parviennent sans arrêt. D'ailleurs le cerveau, qui est la représentation matérielle du périsprit, avec ses 600 millions de cellules vivantes et ses quatre ou cinq milliards de fibres, est dans le même cas ; il faut que la conscience soit distincte de cet amas. . . aussi, il possède une faculté spéciale : l'attention, qui lui permet de se concentrer sur un ordre particulier d'idées, en éliminant tout ce qui est étranger à l'objet de son étude actuelle. »

Que voilà qui justifie bien la sagesse de la sublime parole antique : Connais-toi toi-même. Ce n'est pas une étude aussi simple, aussi facile qu'on se plaît à le croire. Puisque nous sommes doubles, puisque nous avons deux *moi* qui vivent côte à côte, comme deux frères et bien souvent sans se connaître.

N'est-ce pas cette idée qui hanta Musset quand il écrivit sa magnifique *Nuit de Décembre* :

LE POÈTE.

« Du temps que j'étais écolier,
Je restais un soir à veiller
Dans notre salle solitaire.
Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Son visage était triste et beau :
A la lueur de mon flambeau,
Dans mon livre ouvert il vint lire.
Il pencha son front sur ma main,
Et resta jusqu'au lendemain,
Pensif avec un doux sourire.

Comme j'allais avoir quinze ans,
Je marchais un jour, à pas lents,
Dans un bois, sur une bruyère.
Au pied d'un arbre vint s'asseoir
Un jeune homme vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

.
Il était morne et soucieux,
D'une main il montrait les cieux,
Et de l'autre il tenait un glaive.
De ma peine il semblait souffrir,
Mais il ne poussa qu'un soupir,
Et s'évanouit comme un rêve.

.
Un an après, il était nuit,
J'étais à genoux près du lit
Où venait de mourir mon père.
Au chevet du lit vint s'asseoir
Un orphelin vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Ses yeux étaient noyés de pleurs ;
 Comme les anges de douleurs,
 Il était couronné d'épine ;
 Son luth à terre était gisant,
 Sa pourpre de couleur de sang,
 Et son glaive dans sa poitrine.

Je m'en suis si bien souvenu,
 Que je l'ai toujours reconnu
 A tous les instants de ma vie.
 C'est une étrange vision,
 Et cependant, ange ou démon
 J'ai vu partout cette ombre amie.

.
 Qui donc es-tu ? — Tu n'es pas mon bon ange ;
 Jamais tu ne viens m'avertir.
 Tu vois mes maux (c'est une chose étrange !),
 Et tu me regardes souffrir.
 Depuis vingt ans tu marches dans ma voie,
 Et je ne saurais t'appeler.
 Qui donc es-tu, si c'est Dieu qui t'envoie ?
 Tu me souris sans partager ma joie,
 Tu me plains sans me consoler !

LA VISION.

— Ami, notre père est le tien.
 Je ne suis ni l'ange gardien,
 Ni le mauvais destin des hommes.
 Ceux que j'aime, je ne sais pas
 De quel côté s'en vont leurs pas
 Sur ce peu de fange où nous sommes.

Je ne suis ni dieu ni démon,
 Et tu m'as nommé par mon nom
 Quand tu m'as appelé ton frère ;
 Où tu vas, j'y serai toujours,
 Jusques au dernier de tes jours,
 Où j'irai m'asseoir sur ta pierre.

Le ciel m'a confié ton cœur.
 Quand tu seras dans la douleur,
 Viens à moi sans inquiétude.
 Je te suivrai sur le chemin ;
 Mais je ne puis toucher ta main,
 Ami, je suis la solitude. »

C'est quand on est seul qu'on s'aperçoit qu'on est deux, soi et l'autre. Le moi normal, celui qu'on croit exister tout seul, est l'héritier de *l'autre*, c'est-à-dire d'un personnage qui était lui-même l'héritier d'une foule d'autres personnages, lesquels se sont fondus en lui. Si je m'examine, moi, par exemple, je puis me dire que j'étais peut-être, dans mon existence immédiatement antérieure, poète, avocat, médecin, prêtre ou marchand, ou soldat, ou marin, maître ou valet, citadin ou paysan. Eh bien ! toutes les qualités, tous les défauts, tous les goûts, toutes les aptitudes que j'avais, je les ai conservés, tous, à l'état plus ou moins latent, sauf les qualités du cœur et les défauts, parce que de ces derniers qui sont des attributs essentiels de ma vie morale, j'en ai besoin, en tout temps, pour ainsi dire dès que j'ouvre les yeux pour voir et la bouche pour respirer. C'est eux qui me servent à manifester mon individualité, ma personnalité. Admettons que j'ai été médecin. Dans l'exercice de cette carrière, j'ai pu être bon, médiocre ou mauvais ; et j'ai eu, outre cela, incontestablement, des qualités et des défauts. Les connaissances que j'ai acquises comme médecin, je les possède encore à l'état latent ; mais ma nouvelle destinée m'ayant poussé ailleurs que vers l'art médical, ces connaissances restent plongées dans mon inconscient. Mais ce qui ne peut rester dans l'inconscient, ce sont les qualités morales et les défauts que j'avais sous ce personnage de médecin. Si tout en étant mauvais praticien — faute d'une instruction suffisante, — j'étais cependant pitoyable aux souffrances de mes clients ; si de plus j'étais bon fils, bon frère, bon père, bon époux, ces sentiments de bonté, je les ai conservés ; et si, d'autre part, j'étais violent, entêté ou paresseux, ces défauts me sont restés, et il m'a fallu continuer l'exercice de ces différents sentiments dans le cours de mon existence actuelle, et cela par le fait même de mon contact avec d'autres êtres, mes semblables. Et c'est justement cette nouvelle existence et ce nouveau contact qui me permettent aujourd'hui de développer mes qualités, et de me corriger de mes défauts. La vie de mon moi normal me sert à perfectionner *l'autre*, qui est mon moi idéal, lequel m'observe sans cesse et se pose, dans mon for intérieur, comme mon juge, comme ma conscience.

Chose étrange, la conscience, cette reine de notre moi, a son trône dans l'inconscient. Regardez le criminel. Son moi normal cherche à se griser, à s'étourdir. Il lui faut le bruit, la foule où il espère être confondu. Il s'abstient de penser ; il poursuit exclusivement les jouissances matérielles ; mais dès qu'il s'arrête, dès qu'il est seul, dès qu'il revient à lui-même, le remords caché, mais qui ne l'a pas un instant quitté, le remords l'empoigne ; son moi inconscient, celui qui avait déjà quelques germes de qualités qu'il aurait dû développer, ce moi le saisit brusquement et l'étreint. L'œil de sa conscience s'allume et le regarde.

« Alors il dit : Je veux habiter sous la terre
 Comme dans un sépulcre un homme solitaire ;
 Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. —
 On fit donc une fosse, et Caïn dit : — C'est bien !
 Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.
 Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre
 Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
 L'œil était dans la tombe et regardait Caïn. » V. H.

(à suivre).

ALGOL.

COMMUNICATIONS INTÉRESSANTES

Communication sur les fluides, la constitution de la matière et l'action de Dieu sur l'Univers.

(Suite) (1).

D. — On sait, à l'heure actuelle, que dans la production de la chaleur normale, la combustion ne s'opère pas par les poumons, mais par les capillaires, ce qui est dû à l'électricité ambiante qui pénètre par les pores. Mon frère peut-il nous dire quelque chose à ce sujet ?

R. — En effet il en est ainsi : ni la vie ni la chaleur n'existent sans le mouvement des fluides ; les fluides nous apportent ce que vous désignez sous le nom de chaleur et, de lumière, et comme tu le dis fort bien, l'état solaire est l'état électrique : de sorte que les fluides transformés en matière tangible, produisent les jeux variés de l'électricité et par là même les vibrations de l'éther ; ainsi, sans solution de continuité la matière que vous nommez inerte, organique et animée, reçoit, absorbe et émet à son tour des fluides.

D. — Et pourrais-tu nous dire quelque chose sur le feu que les anciens considéraient comme un des quatre éléments fondamentaux ?

R. — Le feu a toujours pour origine l'étincelle électrique, lorsqu'il ne se produit pas directement par un autre feu. Il consiste dans la détermination de la combustion qu'exige la présence de l'oxygène et qui s'opère plus ou moins rapidement, en produisant, comme conséquence, une plus ou moins grande commotion dans l'éther, conducteur des vibrations caloriques.

D. — Que pourrais-tu nous dire sur le magnétisme ? Est-il un fluide électrique transformé dans l'organisme ou un autre fluide ?

R. — Vous savez bien que le corps humain est une dualité. La partie physique reçoit dans le sang l'électricité statique de la manière indiquée par

(1) Voir *Revue* de juillet.

la science et dans son trajet par les veines arrive aux capillaires, se décompose par la diversité des affinités intérieures, produisant ainsi l'étincelle qui cause la combustion. Ensuite elle se dégage à nouveau de l'organisme à l'état statique avec la chaleur qu'émettent les corps vivants. Le magnétisme, puisque vous désignez sous ce nom le fluide avec lequel on peut magnétiser un sujet quelconque est un autre fluide attiré par l'action vitale de l'esprit. Comme tous les fluides, il est toujours en mouvement et sort par l'extrémité des membres et par l'haleine, agissant d'une façon normale et douce, si la volonté ne provoque pas l'accélération de l'émission dans le but de subjuguier une autre personne. C'est là le phénomène obtenu par le magnétiseur.

D. — Qui sont ceux qui possèdent le plus ce fluide magnétique, c'est-à-dire ceux qui peuvent l'accumuler à l'excès ?

R. — Le fait est complexe. La jeunesse, la santé, l'énergie nerveuse et aussi une forte volonté sont indispensables pour devenir un puissant magnétiseur. Les sujets les plus lymphatiques et les moins énergiques seront d'autant plus faciles à magnétiser. C'est ce qui explique qu'en général ce sont les femmes qui se prêtent le mieux au magnétisme.

D. — Les fluides magnétiques sont d'après nous, plus ou moins bienfaisants. En quoi cela peut-il consister ?

R. — Le fluide que l'esprit attire à son organisme physique et à son périsprit, est plus ou moins pénétrant, soit plus ou moins actif et bienfaisant, selon l'état de progrès spirituel conquis, de là la facilité de guérir plus ou moins rapidement suivant l'avancement de l'esprit du magnétiseur. Cependant il est évident que si l'organisme de l'opérateur est malade, le fluide émis sera influencé par cette cause, et l'esprit souffrant de ce malaise ne peut émettre les fluides aussi purs qu'à l'état normal.

D. — Ainsi Jésus dont l'esprit était le plus pur que nous puissions concevoir sur cette terre pouvait-il guérir comme l'affirment les Évangiles ?

R. — Assurément; c'est la conséquence logique de ce que je viens de dire. La plupart de ceux qui lisent actuellement les guérisons attribuées à Jésus, les réfutent parce qu'ils considèrent le miracle comme impossible. En effet, le miracle, comme vous le savez, si on le considère comme un fait anormal dérogeant aux lois naturelles, n'existe pas. Mais les lois existent et sont immuables. Mais la science ne pourra jamais en avoir une connaissance absolue; il y aura donc toujours place pour l'exercice d'une force incon nue. Les académies ont souvent repoussé bien à tort les découvertes réalisées par les pionniers de la science. Jésus guérissait avec rapidité parce que ses propres fluides et ceux qu'il accumulait en lui étaient essentiels, et avec de tels fluides les maladies devaient disparaître ou être soulagées instantanément.

D. — Aurais-tu encore quelque chose à nous dire sur les fluides ?

R. — En général, à mesure que l'esprit progresse, la volonté acquiert toujours plus de pouvoir sur eux, soit qu'ils se trouvent ou non dans la matière. Mais ce progrès peut être plus ou moins intellectuel, l'esprit peut être même déjà avancé en incarnations, avoir gagné en force de volonté, et cependant, ne pouvoir agir que sur des fluides encore relativement grossiers. Il faut que l'esprit atteigne un certain degré de spiritualité proprement dite, pour que l'on s'aperçoive du pouvoir qu'il est en train d'acquérir sur les fluides qui l'environnent et se rapprochent toujours plus de l'essence divine à mesure qu'ils deviennent plus abondants. Les esprits qui sont près d'atteindre les zones de la lumière, dans cet espace que la science humaine considère comme vide, peuvent nous dire que c'est là où la vie est la plus active et mille fois plus attrayante et variée que sur la terre ; que là nous pouvons créer à notre gré des jardins fluidiques fleuris, des parcs et des allées, peuplés d'êtres aussi beaux que peut en produire l'imagination, où l'on y trouve des palais impalpables pour les sens, des mondes fluidiques, enfin, dans lesquels nous retrouvons ceux que nous avons perdus, où il arrive toujours de nouveaux voyageurs ; esprits ayant acquis le droit au bonheur. C'est là que les cantiques à la louange de Dieu, les joies intimes et l'amour nous envahissent d'un ineffable bonheur ; c'est là que nous cherchons encore le progrès et la vérité, nous y étudions et proposons les grandes missions, nous y trouvant encouragés au sacrifice pour le bien, parce que tout est travail, progrès et félicité progressive, enfin c'est là, que dans les fluides soumis à notre volonté, nous pratiquons là ce que nous viendrons un jour enseigner à l'humanité terrestre, en musique, en poésie, en beauté artistique et surtout en grandeur spirituelle, en charité et en amour.

Non, il nous est impossible d'en dire plus long, parce qu'il n'y a pas de mots propres à exprimer ce que nous faisons, ce que nous éprouvons et ce que nous voulons ; mais, je vous assure que ce qu'il y a de meilleur sur la terre, ce que vous admirez et ce qui vous ravit, si on le compare aux sphères habitées par les esprits avancés, est comme la nuit et le jour, comme une fête foraine animée par une pauvre fanfare comparée aux grands opéras exécutés par les meilleurs artistes.

(à suivre).

FÉLIPE SÉNILLOSA.
Pour la Traduction :
F. DE PALHANO.

BIBLIOGRAPHIE

La Genèse du Monde.

Voici un *essai* qui vaut tout autant par l'esprit qui l'anime, comme dit M. Jean Izoulet, dans sa lettre-préface, que par la vigueur du raisonnement. L'auteur l'appelle un *essai de synthèse rationnelle* et cette synthèse, en des temps où la pensée philosophique et politique nous paraît patauger au plein du marécage matérialiste, ne vise à rien moins que réconcilier cette *thèse* du matérialisme avec l'*antithèse* du spiritualisme, par la « collaboration harmonieuse de la science et de la conscience ». De cet hymen énivrant l'âme humaine ne peut que sortir plus forte, plus libre, plus en goût pour la vie et l'idéal. M. Jules Huré arrive à se poser en moraliste. Mais son système moral a de profondes et solides bases métaphysiques.

De l'éternité de la matière l'auteur conclut à la négation du Dieu théologique qui, la matière étant éternelle, se trouve, dès l'origine, sans emploi. Et, considérant la matière en soi, il appelle *éther* cette substance première ce principe premier du monde des forces physico-chimiques. C'est de l'éther source et réservoir d'énergie, qui émet et absorbe sans cesse de l'énergie, que sortent toutes les différenciations de la matière ; c'est de ces échanges infinis de l'énergie que sortent tous les phénomènes du monde physique. Masse uniforme ou plutôt amorphe, considérée en son principe premier, l'éther, la matière peu à peu, en vertu du jeu des forces physico-chimiques, prend forme d'atomes, de molécules, de corps, de monde, etc.

Mais la matière en ses modalités n'emplit pas tout le réel. Le monde physique se double du Monde psychique. Comment expliquer celui-ci, sinon, dit l'auteur, « par l'intervention hypothétique d'une force nouvelle originale et irréductible aux forces physico-chimiques » ? Pour M. Jules Huré ce principe du monde psychique c'est l'aster. Comme l'éther, l'aster est éternel et incréé, répandu dans l'espace infini. Les deux fluides se doublent sans se pénétrer. Et les vibrations animiques ont la propriété de créer dans l'aster ambiant un *champ animique* comme les vibrations physico-chimiques créent dans l'éther un champ dynamique matériel. Ce champ animique c'est ce que l'auteur appellera l'âme, c'est-à-dire « de l'aster différencié, *polarisé* en quelque sorte et, pourrait-on dire, *individualisé*. » Et cet aster différencié, polarisé, cette âme peut se développer plus ou moins, évoluer.

Une forte éducation scientifique donne à la pensée et au raisonnement de l'auteur des bases à toute épreuve. Ses intuitions sont toujours appuyées

(1) Beau volume in-18, à 2 fr. 50, aux Éditions du *Chroniqueur de Paris*, 52, rue de Bourgogne ; à la *Librairie des sciences psychiques*, 42, rue St-Jacques, à Paris.

aux vastes colonnes de la science, éclairées à la lumière de son soleil. Ses ressources personnelles sont, au reste, abondantes et ses deux hypothèses de l'éther et de l'aster exposées par un esprit de cette netteté, qui ne se paye pas de mots, sont capables d'ébranler plus d'un esprit prévenu. Ces deux hypothèses sont, en tout cas, les assises de sa théorie, en sont les aspects les plus neufs. Ce qui ne veut pas dire que les conséquences qu'il en tire soient dépourvues d'intérêt.

C'est ainsi que M. Jules Huré croit de toutes ses forces morales et intellectuelles à la vie future par cette raison que, les âmes ayant des fins sociales, celles qui les auront accomplies pendant la vie sont destinées à se réunir après la mort pour former la société des justes, en vertu d'une loi d'attraction qui a sa beauté. Quant à Dieu, selon l'auteur, il serait cette *âme collective* qui se dégagerait de l'ensemble, dominant le concert moral et dont l'autorité fait foi. Les hommes, aveugles, ne se rendant pas compte du comment — M. Huré use pour nous faire comprendre son *âme collective* de la jolie comparaison avec les portraits composites, — placent cette autorité dans « l'immensité pour se prosterner devant elle et l'adorer ».

Donc, après avoir nié Dieu comme créateur, l'auteur l'affirme comme conscience morale supérieure et, pour nous servir d'une vieille formule, pour lui, Dieu n'est pas *in esse*, il est *in fieri*, Dieu n'est pas, il devient, il est au point culminant de l'évolution morale de l'univers. Cette conception, pour se rencontrer, encore que par d'autres voies, avec celle de Renan, n'en est pas moins fort belle. Partie de la science la plus rigoureuse, la pensée de l'auteur s'est élevée jusqu'aux plus belles floraisons de l'idéalisme.

Mais surtout, comme le dit éloquemment M. Jean Izoulet, l'auteur combat « la grossière illusion du matérialisme vulgaire et sent que la science, peut-être sans le vouloir ni le savoir, travaille à l'avènement d'un *spiritualisme positif définitif*. » C'est ce spiritualisme que, dans ses *Principes de Morale*, M. Jules Huré appelle le *spiritualisme scientifique*. Et il conclut à l'espérance, à la solidarité, à la justice, à la fraternité, contre l'égoïsme, fruit vénéneux de la Société matérialiste.

Cet essai, d'une grande force de synthèse, est écrit dans une langue savoureuse et ferme. Il comptera dans l'histoire des idées.

C'est une belle action.

JOSEPH CASANOVA

SOCIÉTÉ SPIRITE POUR L'ŒUVRE DE LA CRÈCHE

PROCÈS-VERBAL DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Le 7 mai 1905, Place Croix-Rousse, 8, a eu lieu à Lyon l'Assemblée générale de la Société spirite pour l'œuvre de la Crèche... M^{lle} V. Meiffre, « secrétaire », a donné l'ensemble des efforts accomplis depuis juillet 1903 à ce jour ; M. H. Deladure, Trésorier, a donné le compte rendu financier du 19 juillet 1903 à fin mars 1905. Ce qui ressort de ces comptes rendus, c'est que la bienveillance a accueilli et favorisé tous les efforts faits en faveur de la Crèche qui aujourd'hui a un dépôt de 10.400 francs à la Caisse d'Épargne et fonctionne depuis six mois avec un solde en caisse fin mars de 62 francs.

La vente des *Pensées et Réflexions d'une Mère* a produit 15 fr. 75 ; la vente du *Pourquoi la vie*, de M. L. Denis, a produit 3 fr. 90.

Lecture a été donnée de la belle poésie composée sur la *Crèche spirite de Lyon*, par M. Laurent de Faget..... Cette poésie a été bien appréciée.

Une idée a été émise : celle du *Tronc* dans chaque famille pour les petits enfants de la Crèche !... C'est une idée qui doit grandir et produire de bons résultats.

La Directrice parle du bon vouloir de M. Léon Denis en faveur de la Crèche ! de celui de M. Gabriel Delanne auquel la Crèche tient tant à cœur ! de celui de M. de Faget dont le langage poétique est toujours au service du vrai !... de celui de M. Bouvier dont l'aide est bien précieuse à la Crèche ! et de celui de MM. Sausse et Brun. Si tous trois sont absents, ils sont présents par leur pensée ou par des membres de leur famille.

La directrice termine la séance en adressant des remerciements aux sociétaires présents et aux absents pour leur bienveillant soutien. La Crèche leur doit de fonctionner et affirmer le Spiritisme par une œuvre pratique !

ÉCOLE PRATIQUE DE MASSAGE ET DE MAGNÉTISME

Les Cours de l'École pratique de Massage et de Magnétisme étant terminés, les examens pour l'obtention des Diplômes ont eu lieu publiquement à la direction de l'École, 23, rue Saint-Merri, le dimanche 2 juillet, en présence d'une affluence de médecins, de savants et de gens du monde qui s'intéressent à cet enseignement.

Sur 71 élèves inscrits, 27 se sont présentés à l'examen. Après deux laborieuses séances, 21 élèves ont été diplômés. Voici, dans l'ordre de classement, les noms des élèves reçus :

1. M. *Henri* DURVILLE, 2. M. HAUDRICOURT, 3. M. TISSERAND, 4. M. LEFAVRAIS, 5. Mme TISSERAND, 6. M. BONNET, 7. M. BINTZ, 8. Mme KNOLL, 9. Mme SUARD, 10. Mme BONDENET, 11. M. GUICHARD, 12. M. BOULEZ, 13. M. CHADOUR, 14. Mme DIEUDONNÉ, 15. M. COURTINE, 16. M. ROBERT, 17. M. VERGNES, 18. Mme MORONO, 19. M. HAPET, 20. M. QUINTIN.

M. JOLY, qui subissait un examen complémentaire pour l'obtention du *Diplôme de Magnétiseur praticien*, l'a obtenu.

En outre des deux diplômes, MM. H. DURVILLE et HAUDRICOURT ont reçu le Premier et Second Prix d'Instruction théorique et pratique avec médaille d'argent ; MM. TISSERAND et LEFAVRAIS les troisième et quatrième Prix, avec Médaille de bronze.

Les cours de l'année scolaire 1905-1906 seront réouverts le vendredi 3 novembre.

Prix du Docteur Surville.

Conformément aux dispositions testamentaires de M. le docteur *Surville*, décédé à Toulouse le 26 janvier 1905, un Concours est ouvert entre tous les élèves diplômés ou non, inscrits à l'École depuis sa fondation, pour récompenser le praticien — *médecin, magnétiseur ou masseur* — qui a obtenu le plus de guérisons au moyen du magnétisme et du massage, à l'exclusion de tout autre moyen.

La liste des concurrents sera close le 30 juin 1906.

LES SÉANCES AVEC LE MÉDIUM BAILEY A la Société d'Études psychiques de Milan (1).

CONCLUSIONS DU COMITÉ

Extrait de la Revue « LUCE E OMBRA ».

Le comité réuni en séance pour se prononcer sur les expériences du médium Bailey et leur essence a fait les déclarations suivantes : Bien qu'il déplore :

a). — L'obstination peu ordinaire du médium qui n'a jamais voulu se laisser déshabiller complètement.

(1) Voir la *Revue de Mars*.

b). — D'avoir dû subir les conditions de l'obscurité, au moment critique de l'apport.

c). — De n'avoir pu, par suite du temps trop limité accordé aux recherches, et de l'espèce même des phénomènes, appliquer aucune des méthodes en usage pour en établir, d'une manière scientifique, les manifestations et la nature, déclare d'autre part :

1° Que, durant le cours des dix-sept séances, et dans les visites faites sur la personne du médium par divers individus, d'opinions diverses, on n'a jamais pu découvrir quoi que ce soit qui puisse justifier l'hypothèse de la fraude.

Que, en voulant même admettre qu'on ait pu trouver pour quelques phénomènes une explication approximative, pour d'autres tels que l'apport d'oiseaux vivants, la disparition instantanée d'un petit oiseau, etc... aucune explication ne paraît vraisemblable.

2° Que, d'autre part, l'hypothèse de la suggestion devient inadmissible quand on pense au nombre des assistants, au nombre de fois qu'ils ont été changés et à leurs inclinations diverses, ainsi qu'aux traces matérielles constatées. En foi de quoi, le Comité, tout en faisant ses réserves sur la valeur archéologique de certains apports, croit pouvoir conclure, dans l'ensemble, à l'objectivité des faits, et réclame l'attention de la science sur des phénomènes pour lesquels les lois connues de la matière n'ont pas encore pu fournir d'explication satisfaisante.

En ce qui concerne la constitution physique de Bailey, le comité se rapporte à la déclaration absolue du D^r Francesco Ferrari ; d'autre part.

(Suivent les signatures des membres du Comité).

« J'ai eu l'occasion d'examiner le médium Bailey pendant son séjour à Milan à la suite d'un froid qui me paraissait être assez grave.

« Je n'ai constaté en lui rien d'anormal ; c'est un homme de taille moyenne, blond, d'ossature et de musculature régulières, plutôt maigre.

« J'ai examiné de même avec soin les poumons et le cœur et les ai trouvés dans l'état normal ; l'estomac et les intestins étaient aussi dans de parfaites conditions. Je ne me rappelle pas avoir constaté de difformité particulière sur le corps, excepté une légère dépression au sternum, semblable à celle qu'on remarque chez les cordonniers. Je me suis dit qu'il était né avec cette difformité. J'ai constaté que ses réflexes, sa sensibilité tactile et nerveuse et ses divers sens étaient parfaitement normaux. Au total, il me paraît être un homme très ordinaire et dans de bonnes conditions. »

D^r FRANCESCO FERRARI.

COMMENTAIRES CRITIQUES, INDUCTIFS

Milan, juin 1905.

Honoré Monsieur,

J'appose bien volontiers ma signature sous la déclaration collective du Comité concernant les expériences médianimiques faites l'année passée avec M. Bailey et je vous prie de me permettre d'y joindre quelques observations qui ne me paraissent pas être inopportunes, autant pour bien faire comprendre ma situation vis-à-vis des phénomènes que, pour jeter quelques rayons de lumière sur les discussions qui pourraient être soulevées entre les diverses revues d'études psychiques, à la suite de la publication des comptes rendus de quelques expériences parus dans les fascicules de « Luce e Ombra », depuis juin jusqu'en décembre 1904.

Sur les dix-sept séances tenues avec Bailey, du 28 février au 22 avril de l'année dernière, j'eus la chance de pouvoir prendre part à huit d'entre elles, bien qu'elles ne fussent pas toutes consécutives, l'une d'elles, la dernière, eut un caractère complètement négatif, en ce qu'elle se rapporte à des phénomènes physiques; de sorte qu'en réalité, je puis dire que j'ai assisté à sept réunions expérimentales. Si leur discontinuité m'ôte la possibilité de donner des preuves de certains phénomènes qui ont commencé dans une séance et se sont suivis dans une autre, il n'en est pas moins vrai, cependant, que sur plusieurs autres, je puis m'être formé une impression personnelle complète; tant pour les avoir vus se développer dans leur entier, que pour avoir toujours participé au contrôle du médium et presque toujours dans les phénomènes exécutés dans le plus grand nombre des séances.

(A suivre).

Traduit par le Professeur C. MOUTONNIER

Nice, 24 juillet 1905.

Le Gérant : P. LEYMARIE.